N^os 166-167 1^er JUILLET-AOÛT 1933

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

L'Amour rédempteur du Christ

« *Fortis est ut mors dilectio.*
« L'amour est fort comme la mort. »
(*Cant. des cant.*, VIII, 6.)

Pour pénétrer plus avant dans le mystère de la Rédemption, après avoir montré les immenses avantages de l'Incarnation pour notre vie intérieure (1), nous allons considérer l'amour rédempteur du Christ, exprimé par son Cœur ouvert, qui a versé tout son sang pour nous (2).

Ce qui frappe peut-être le plus dans cet amour de Jésus, qu'il se porte vers son Père ou sur nos âmes, c'est l'union admirable et très intime de la plus profonde tendresse et de la force la plus héroïque dans la souffrance et dans la mort.

(1) Cf. *La Vie Spirituelle*, 1^er juin 1933.

(2) En exposant sur ce point la doctrine commune, nous nous inspirons d'un sermon du Père Monsabré, qui, depuis de longues années, ne s'est pas effacé de notre mémoire.

Ces deux qualités de l'amour sont trop souvent séparées chez nous, et pourtant elles ne peuvent vivre que très intimement unies. La tendresse sans la force devient langueur et mièvrerie ; la force sans la miséricordieuse bonté devient rudesse et amertume. Dieu, lui, dispose tout avec force et douceur, *fortiter et suaviter* (Sagesse, VIII, 1).

Considérons l'union de ces qualités si diverses dans l'amour de Jésus pour son Père, et dans son amour pour nous.

*
* *

La tendresse et la force de l'amour de Jésus pour son Père

L'amour de Jésus pour son Père est né dès le premier instant de sa conception, dans toute la plénitude de sa tendresse et de sa force.

En nous, au contraire, l'amour spirituel de Dieu ne s'éveille d'ordinaire que très lentement dans nos cœurs. La vie des sens chez nous se développe avant la vie spirituelle, et trop souvent notre premier mouvement est de jouir des biens sensibles qui nous entourent. L'amour généreux qui désire le bien d'un autre, qui se donne, se prodigue, s'oublie, cet amour qui consomme la parfaite union des cœurs se fait parfois longtemps attendre, même entre les membres d'une même famille. Plus lent encore est d'habitude le mouvement de notre cœur vers Dieu, que nos sens ne peuvent atteindre. Il y a sans doute en notre volonté une inclination naturelle qui nous porte à aimer plus que nous l'Auteur de notre nature, à aimer aussi le vrai et le bien (1), et nous apprenons peu à peu

(1) Cf. S. Thomas, I^a^, q. 60, a. 5.

que Dieu est la Beauté suprême, toute surnaturelle ; mais *l'amour efficace de Dieu*, le désir de son règne et de sa gloire a peine à dominer en nous l'égoïsme, l'amour plus ou moins désordonné des créatures, à inspirer toutes nos affections pour les vivifier et les ennoblir. Notre pauvre cœur est lent à se donner à Dieu pour toujours.

Le cœur du Christ, lui, n'a pas attendu pour se porter de tout son élan vers son Père. Dès le premier instant de son existence, il eut toute sa générosité. Comme le dit saint Paul (Hébr., x, 5) : « Le Christ en entrant dans le monde dit à son Père : « Vous n'avez voulu ni sacrifices, « ni holocaustes (de l'ancienne loi), mais vous m'avez « formé un corps : *Me voici, je viens, ô mon Dieu, pour « faire votre volonté.* »

Nul ne peut dire la tendresse de l'amour filial de l'enfant Jésus pour son Père. Il aima certes profondément sa sainte Mère et saint Joseph ; dès ses premiers instants ils aima ardemment les âmes, mais combien plus son Père du ciel, son seul et unique Père !

Cet amour très vif était dès la première minute la conséquence de la lumière surnaturelle qui éclaira toujours sa sainte âme. Cette lumière lui révéla sans obscurité l'infinie splendeur et l'infinie bonté du Père céleste. Cette lumière le dirigea en ses préférences, il ne put s'égarer dans ses affections.

Très tendre et très éclairé, cet amour de Jésus pour son Père inspirait et inspire toujours en lui l'adoration et l'action de grâces. Il nous dit : « *Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité* » (Jean, IV, 24).

L'adoration s'élève spontanément de son cœur. Il se plaît à reconnaître que Dieu est infiniment bon en lui-même, qu'il est notre Créateur et notre Père; il le reconnaît pratiquement, en s'inclinant avec amour devant sa

majesté infinie. Jésus jouit même de son propre abaissement, de sa pauvreté, de sa vie cachée, ignorée des hommes ; il s'anéantit en quelque sorte, en son humanité, pour mieux reconnaître l'infinie sainteté de Dieu. Ainsi nous nous inclinons et nous mettons à genoux, en entrant dans une église, pour reconnaître notre néant devant l'infinie grandeur du Très-Haut ; mais c'est notre attitude d'un moment ; nous avons des heures d'adoration et des heures d'oubli et d'indifférence; le Christ, lui, ne cessa pas un instant d'adorer son Père, depuis le premier instant de sa vie jusqu'à sa mort sur la Croix. Et cette adoration dure et durera toujours en sa sainte âme, pour reconnaître l'infinie bonté de son Père et chanter sa gloire. Le Christ Sauveur est la louange de Dieu.

Cet amour très tendre inspire aussi constamment en lui l'action de grâce, car Dieu n'est pas seulement bon en lui-même, mais il est notre bienfaiteur, et nul ne recevra jamais plus que le Christ n'a reçu. Qu'a été son action de grâces ? Il remercie son Père pour lui-même et pour toute la création, pour le trésor de vie surnaturelle donné aux âmes : « *Je vous bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux prudents et aux sages, et les avez révélées aux petits. Oui, Père, je vous bénis de ce qu'il vous a plu ainsi* » (Matth., XI, 25).

*
* *

La force et la générosité, dans cet amour de Jésus pour son Père, ne le cèdent en rien à la tendresse.

Dès le premier instant, cet amour inspire en lui, non seulement l'adoration et l'action de grâce, mais la réparation. Dieu en effet n'est pas seulement un bienfaiteur, mais il est aussi un Père outragé par ses enfants ; il est le Créateur et Maître que des milliers d'âmes refusent de

reconnaître, alors qu'elles ont été créées pour chanter sa gloire, mieux que les étoiles du firmament.

Aussi dès le premier instant de sa vie, Jésus, en disant à son Père : « *Me voici, je viens* » (1), s'offre en victime réparatrice à la place des coupables, à la place de peuples entiers, qui par orgueil et égarement ne veulent même pas prononcer le nom de Dieu à l'heure où ils auraient le plus besoin de son secours.

Des saints ont été éclairés dès leur enfance sur leur mission providentielle, apostolique ou réparatrice ; comment Jésus ne l'aurait-il pas été sur la sienne ? Et dès le premier instant, prévoyant le Calvaire, Jésus aime son Père, en *lui offrant d'avance toute sa vie et sa mort sur la croix.* C'est l'amour le plus fort, le plus généreux, amour du Verbe fait chair, qui plaît plus à Dieu, que tous les péchés ne lui déplaisent.

Cor Jesu, fornax ardens caritatis, miserere nobis . Cœur de Jésus, fournaise ardente de charité, ayez pitié de nous ! Quoi de plus doux et de plus tendre que la charité divine ? Quoi de plus fort que le feu d'une fournaise, qui brûle et qui consume tout ? L'enfer s'acharne avec rage contre le Sauveur, mais cette rage ne fait que porter l'amour à des actes plus héroïques, qui transforment en un encens d'adoration l'opprobre dont il est couvert. *Cor Jesu saturatum opprobriis, miserere nobis.* C'est le plus haut degré de la force, uni à la plus profonde humilité et à la plus grande douceur. « *Fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus aemulatio* : L'amour est fort comme la mort, son ardeur est plus inflexible que l'enfer » (Cantiq. des cantiq., VIII, 6). — *Jesu potentissime, miserere nobis. Jesu mitis et humilis corde, miserere nobis.* Cet amour est la source de toutes les vertus, de toutes les

(1) *Hébr.*, X, 5.

énergies : *Cor Jesu, virtutum omnium abyssus, miserere nobis.* Que ce soit un ange ou un homme qui touche le cœur du Sauveur, que ce soit même le démon qui le frappe, il répond toujours par l'amour de Dieu. Cet amour créé de la sainte âme du Christ est la plus haute manifestation de l'amour incréé de Dieu.

*
* *

La force et la tendresse de l'amour du Sauveur pour nous

De ces hauteurs de la vision de Dieu, l'amour du Christ descend sur nos âmes, et, dans cet amour de Jésus pour nous, nous retrouvons unis les mêmes caractères si différents : la plus profonde tendresse et la force la plus héroïque.

La tendre miséricorde du Sauveur pour les âmes ne se dément pas un instant, malgré toutes les ingratitudes, les contradictions et les haines qu'il rencontra sur son chemin.

Nous autres, nous avons facilement une tendre affection pour quelques rares personnes de notre famille ou de nos amis : mais souvent cette tendresse est toute sensible, superficielle; elle ne va guère jusqu'à l'âme de ceux que nous aimons. Prions-nous beaucoup pour eux ? Désirons-nous fortement pour eux la vie éternelle ? — De plus, bien souvent cette affection est aussi étroite que superficielle : nous la réservons pour quelques intimes; comme elle est faible, elle perdrait de son intensité très relative en se répandant. Notre cœur est pauvre, avare de son affection : les indifférents restent dehors, à plus forte raison ceux qui nous ont offensés, blessés; nous sommes même durs pour eux et parfois impitoyables.

La tendresse surnaturelle du Christ pour les âmes est *profonde*, parce qu'*elle se porte sur l'âme d'abord*, pour lui désirer la vie éternelle; et en même temps elle est *universelle*, immense, elle s'étend à tous.

Jésus est, comme il le dit, le Pasteur des âmes; toutes peuvent devenir les brebis de son bercail, il les connaît toutes, il les appelle *nominatim*, chacune par son nom (1), il les protège contre l'ennemi; il s'inquiète des absentes, il court à leur recherche et les prend sur ses épaules.

Un des plus grands signes de sa venue est celui-ci : « *Les pauvres sont évangélisés* (2). » Il ont, comme les enfants, une place de choix dans son affection. Il ne craint pas de compromettre sa dignité en les admettant auprès de lui. Il leur expose avec bonté la doctrine du salut, et même il les sert. C'est parmi les pauvres et les humbles qu'il choisit ses apôtres; le jour du Jeudi saint, il s'humilie devant eux, il leur lave et leur baise les pieds, pour leur faire mieux entendre le précepte de l'amour fraternel. *Cor Jesu, deliciae Sanctorum omnium, miserere nobis.*

Que dit-il aux pécheurs? — « *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et ployez sous le fardeau, et moi je vous soulagerai* » (Matth., XI, 28). Il a pitié de la grande misère où les a conduits le péché ; il les porte au repentir, sans les juger sévèrement. Il est le père du prodigue, il embrasse l'enfant malheureux par sa faute; il pardonne à la femme adultère que l'on s'apprête à lapider; il reçoit Madeleine repentante, lui ouvre aussitôt le mystère de sa vie intime; il parle de la vie éternelle à la Samaritaine

(1) *Joan.*, X, 3 : « Les brebis entendent sa voix; il appelle par leur nom ses brebis; il les mène aux pâturages. »
(2) *Matth.*, XI, 5; *Luc*, VII, 22.

malgré sa conduite; il promet aussitôt le ciel au bon larron. Vraiment se réalisent en lui les paroles d'Isaïe : « *Il ne brisera pas le roseau à demi rompu, il n'éteindra pas la mèche qui fume encore* (1). »

Il reprend sans doute très vivement les pharisiens, qui s'obstinent dans leur orgueil; mais c'est qu'il veut préserver les âmes, les soustraire à leur influence, et il veut aussi donner aux pharisiens eux-mêmes un dernier avertissement, qui les sauverait encore, s'ils ne s'endurcissaient pas dans leur orgueil. En les avertissant ainsi, Jésus les aime encore; il leur donne même une grâce qui leur rend *réellement possible* l'accomplissement du devoir.

Cet amour du Christ ne perd pas de sa tendresse, en s'étendant à toutes les âmes; il embrasse toutes les nations et tous les temps. Il a sans doute ses préférences pour un saint Jean, pour Zachée, pour le bon larron, mais il demeure ouvert à tous. « Il est mort pour tous les hommes », dit saint Paul (II Cor., v, 14, 15). Plusieurs s'éloignent de lui, mais lui ne chasse personne. Et lorsqu'on s'est éloigné, il intercède pour les ingrats, comme il a prié pour ses bourreaux. C'est le degré suprême de la bonté et de la douceur dans l'humilité. Il dit à Pierre qu'il faut « *pardonner septante fois sept fois* », c'est-à-dire toujours, et il est le premier à le faire.

*
* *

En même temps, cet amour de Jésus pour nous est d'une force qui fait de son cœur le plus grand de tous. *Cor Jesu, rex et centrum omnium cordium, miserere nobis.* Ce n'est pas seulement pour la gloire de son Père,

(1) *Isaïe*, XLII, 1-4 ; *Matth.*, XII, 20.

c'est aussi pour notre salut, qu'il a voulu être victime à notre place. *Cor Jesu, victima peccatorum, miserere nobis.*

Cette force, cette générosité de son amour pour nous se manifeste de plus en plus depuis la crèche jusqu'à la Croix. « *Il m'a aimé, dit saint Paul, jusqu'à se livrer pour moi* (1) », et chacun de nous peut le dire. Les incrédules ne veulent voir dans le Christ mourant qu'un grand homme écrasé par des médiocrités jalouses. Il est infiniment plus; il est la victime volontaire qui s'est offerte pour nous sauver. « *Il n'y a pas de plus grand amour*, a-t-il dit, *que de donner sa vie pour ses amis* » (Jean, xv, 13).

Des âmes généreuses s'offrent parfois en victime pour obtenir la conversion d'un pécheur, ou pour abréger à un être très cher les souffrances du purgatoire. Jésus, lui, s'est offert en victime pour des milliards d'âmes, pour toutes sans exception et pour chacune en particulier; et nul adulte n'est privé du bénéfice de la rédemption que s'il le refuse par orgueil ou pour satisfaire sa convoitise. Jésus a porté la peine que chacun de nous devait subir. Il a souffert du péché dans la mesure de son amour pour Dieu que le péché offense, et dans la mesure de son amour pour nos âmes que le péché ravage et fait mourir. *Cor Jesu, attritum propter scelera nostra, miserere nobis :* Cœur de Jésus, broyé à cause de nos péchés, ayez pitié de nous. Le cœur douloureux et immaculé de Marie fut intimement associé à cette héroïque oblation, et il nous aide à en pénétrer le mystère.

Personne ne nous a aimés et ne nous aimera jamais comme le Christ. C'est pourquoi, lorsque les fidèles de Corinthe étaient divisés, celui-ci disant : Moi, je suis à

(1) Galates, II, 20.

Paul ! — tel autre : et moi à Apollos ! — et moi, à Céphas ! — et moi au Christ ! — saint Paul leur écrit : « *Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous?* » (I Cor., 1, 13.)

Jésus a voulu prendre pour lui le calice immonde de Gethsémani, pour nous donner le calice de son précieux Sang, qui est élevé tous les jours sur l'autel. Ces deux calices représentent toute l'histoire du monde et des âmes, ils sont comme les deux plateaux de la balance du bien et du mal, et c'est le bien qui l'emporte; le précieux Sang peut effacer tous les crimes, si l'on implore le pardon.

Jésus, par sa victoire sur le péché, remportée sur la Croix, est *la source de la vie et de la sainteté*, la source de toute consolation, le salut de ceux qui espèrent en lui, l'espoir des mourants, les délices des saints, comme le disent les litanies du Sacré-Cœur. Il nous a laissé enfin l'Eucharistie, pour rester avec nous jusqu'à la fin du monde et se donner en nourriture à chacun de nous en particulier.

Il dit à ses amis privilégiés qui suivent son exemple : « *Ce qui laisse la plaie de mon cœur ouverte, c'est mon amour.* Je veux prouver aux âmes que mon cœur ne se ferme pas. Bien au contraire, mon plus grand désir est que les âmes entrent par cette plaie de mon cœur, abîme de charité et de miséricorde. Ce n'est que dans ce Cœur d'un Dieu qu'elles trouveront le remède pour adoucir leurs souffrances et fortifier leur faiblesse. Qu'elles me tendent la main; moi-même je les y conduirai. »

Nous restons égoïstes, parce que notre amour est trop faible, trop pauvre, trop étroit, et qu'il se replie misérablement sur nous. Le cœur du Christ dilatera nos cœurs en nous apprenant à aimer par-dessus tout la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Pourquoi nous laissons-nous aller à la jalousie, à l'envie? Parce que notre amour ne s'élève pas assez haut, jusqu'au *Bien suprême* que tous nous pouvons posséder ensemble sans nous nuire.

Au lieu de nous laisser aller à la jalousie, remercions plutôt le Seigneur d'avoir donné à notre prochain des qualités que nous n'avons pas, et jouissons en nous-mêmes, comme la main profite de ce que l'œil voit.

Pourquoi sommes-nous lâches? Parce que nous n'aimons pas assez, parce que notre cœur a froid; parce que nous comptons trop uniquement sur nos forces, dont l'infirmité est manifeste, et parce que nous ne comptons pas assez sur le Cœur de Jésus, sur son amour pour nous.

Le Cœur du Sauveur peut et veut nous donner ces saintes énergies, celles de la confiance et de l'amour, qui inspire l'adoration, l'action de la grâce et la réparation, en mettant au-dessus de tout la gloire de Dieu.

Cor Jesu, de cujus plenitudine omnes nos accepimus, miserere nobis. Allons au Père, par lui, avec lui et en lui.

Rome. Angelico.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

L'exercice de la présence de Dieu dans l'oraison [1]

(*Suite*)

IV. — La présence de Notre-Seigneur

13. — Si belle et si vraie que soit la doctrine expliquée ci-dessus, il peut se rencontrer des âmes à qui cette recherche de Dieu dans la prière par un effort de raison et de foi toute nue, en sacrifiant presque complètement l'imagination, soit quelque chose de pénible et d'aride. Ah ! si elles pouvaient trouver leur Dieu moins spiritualisé, plus proche de la vie sensible qui est leur vie habituelle ! Que ces âmes ne se découragent point. Pour répondre à ce désir, à ce besoin bien humain, elles peuvent se mettre en présence de Dieu incarné, de Jésus qui fut et qui est homme comme nous. Il nous reste à comprendre maintenant en quel sens nous pouvons nous mettre en présence de Jésus. Il est bon que tous nous connaissions cette pratique : car notre piété serait peu sûre si elle prétendait atteindre Dieu directement sans passer jamais par le Médiateur unique; et en nous mettant en présence de Jésus, nous apporterons à notre vie

(1) Cf. *La Vie Spirituelle*, avril, juin 1933.

spirituelle un élément de variété bien propre à soutenir notre ferveur.

Nous avons lu souvent dans des méthodes d'oraison le conseil suivant : représentez-vous Jésus en tant qu'homme présent devant vous ou à côté de vous : prosternez-vous devant lui pour l'adorer et parlez-lui *comme* s'il était réellement tout auprès de vous. — Cet exercice d'*imagination* est-il légitime ? Il convient d'y regarder de près, afin de rester dans une doctrine sûre et de n'admettre à la base de notre vie intérieure que de solides réalités. Loin d'y perdre, la piété ne peut qu'y gagner.

Si la nature divine du Verbe est partout, parce qu'il est Dieu, son *humanité* n'est pas partout : ce fut l'erreur des ubiquistes protestants de l'avoir prétendu et d'avoir cherché de ce côté des explications inexactes du dogme de la présence réelle de Jésus dans la sainte Eucharistie. En fait, Jésus, en tant qu'homme, est présent seulement au ciel et au saint Sacrement. Le localiser ailleurs, comme s'il y était physiquement, est un pur exercice d'imagination.

Mais voici qui n'est pas de l'imagination : du haut du ciel comme du fond de nos tabernacles, Jésus ne cesse de nous suivre du regard et d'agir sur nos âmes. Prenons successivement possession de ces deux vérités.

14. — Jésus comme homme nous connaît individuellement, il connaît tous nos actes, tous nos sentiments, toutes nos pensées. L'Église rappelait récemment encore qu'il serait téméraire de mettre ceci en doute (Denz., n° 2184). Mais comment concevoir que l'intelligence humaine de Jésus puisse connaître tant de choses à la fois ?

Pour y parvenir, rappelons-nous les conditions dans lesquelles se développe notre propre science humaine.

Celle-ci devient de plus en plus parfaite à mesure que les notions accumulées se multiplient, et surtout à mesure que nous dominons mieux les ensembles d'idées. En quoi consiste, par exemple, le génie militaire d'un Foch, sinon à pouvoir maintenir dans le champ de son attention et de ses réflexions tous les problèmes, presque en nombre infini, que soulèvent les conditions d'une guerre moderne et à les résoudre par *une* idée directrice? En quoi consiste le génie philosophique de saint Thomas, sinon à réduire tous les problèmes philosophiques à quelques principes premiers qui en fournissent la solution? Et Dieu lui-même, qui connaît d'une connaissance parfaite et actuelle tout ce qui existe et pourrait exister, n'a qu'*une* Idée qui est son Verbe.

Or précisément c'est de cette science divine réalisée dans une Idée unique que Dieu fait part à ses élus, au ciel. Ils connaissent les choses *in Verbo*, dans une représentation d'ordre divin qui équivaut en les clarifiant aux multiples conceptions de notre science humaine d'ici-bas. Et pour le dire en passant, c'est ainsi que les saints du ciel nous connaissent, nous et les prières que nous leur adressons; car rien ne manque à leur bonheur, ils savent donc tout ce qu'ils ont un intérêt quelconque à connaître, et quand nous nous adressons à eux et que nous implorons leur intercession, nous sommes sûrs qu'ils sont actuellement et réellement attentifs à nos prières ou à nos louanges : ils les connaissent *in Verbo* (cf. S. Thom., Sent. IV, dist. 45, q. 3; et *S. Theol.*, Suppl., q. 62, art. 1). Et comme ceci peut nous être utile pour nous « mettre en présence » des Saints dans nos oraisons, en présence de Marie surtout !

L'âme glorifiée de Jésus connaît de cette sorte, *in Verbo*, tout ce qu'elle désire connaître, tout ce qui se rapporte à elle, à son rôle de Rédempteur, de Roi de tout

ce qui existe. Même quand nous ne le prions pas, Jésus suit du regard de son intelligence, qui nous voit *in Verbo*, toutes nos démarches, tous nos sentiments, tous nos actes libres, toute notre vie de piété.

Habituons-nous à vivre sous ce regard divin, à y lire les sentiments de son Cœur : *intuitus eum, dilexit eum* (Marc, x, 21), à subir son influence pénétrante et assainissante : *Conversus Dominus respexit Petrum* (Luc, xxii, 61). — Rendons-nous bien compte de ceci : quand nous parlons à Jésus, il nous entend et nous comprend aussi parfaitement, que dis-je? beaucoup plus parfaitement qu'un ami à qui, par exemple, nous confierions de vive voix nos secrets les plus intimes au moyen d'une communication téléphonique dont le bon fonctionnement et la discrétion nous seraient assurés. Oui, c'est bien quelque chose d'analogue : Jésus par son humanité n'est pas localement tout proche de nous, mais de son âme à la nôtre la communication existe, assurée par la science infaillible de Dieu même.

15. — Et cet Ami divin qui nous entend si bien et nous connaît si intimement peut *agir* puissamment en notre faveur et ne cesse de le faire. C'est ici le second aspect de nos rapports avec l'humanité de Jésus. Comprenons bien de quoi il s'agit.

La vie de la grâce est en nous. Cette vie est une participation à la vie divine du Dieu unique en sa nature et trine en ses personnes. Mais avant de nous être donnée en partage, cette vie divine a d'abord été communiquée dans sa totalité à l'âme sanctifiée de Jésus : il est la source, d'où nous recevons toute grâce : *De plenitudine ejus nos omnes accepimus* (Joan., i, 16).

Prenons encore une comparaison pour mieux concevoir cette grande vérité. La lumière qui inonde l'horizon

par un beau jour d'été, la chaleur qui baigne toute la plaine et y fait mûrir les moissons dépendent entièrement de la source lumineuse et calorique qu'est le soleil; les objets terrestres se les approprient; ils deviennent lumineux et chauds, mais par participation et par emprunts faits à la source solaire. Ainsi toute la vie divine, toute la vie de la grâce est d'abord rassemblée et comme condensée dans l'humanité de Jésus; mais son action s'étend ensuite à nous tous. Comme le soleil, sans être lui-même présent sur la terre, *agit* cependant sur tous les objets terrestres, ainsi Jésus, dont l'humanité (en dehors de la sainte Communion) n'est pas en contact immédiat avec nous, *agit* cependant sur nous sans cesse, nous donnant la grâce sanctifiante et les grâces actuelles qui constituent notre vie surnaturelle : présence *virtuelle*, disent les théologiens; et ils désignent par ce mot l'influence continuelle que Jésus exerce sur nos âmes.

16. — Et maintenant rassemblons ces deux vérités : Jésus nous *voit* ; Jésus *agit* sur nous. Nos rapports avec Jésus s'établissent alors dans la vérité.

Du ciel et du tabernacle où il réside, Jésus ne cesse de me vivifier surnaturellement par une influence bien réelle. A ce point de vue je suis par rapport à lui dans une dépendance continue, analogue à celle qui rattache mon existence et tout mon être à la volonté créatrice de Dieu : Jésus-Homme me fait participer à sa vie de grâce : en ce sens, « ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi »; car il prolonge jusqu'à moi, membre éloigné, et pourtant bien à lui, de son corps mystique, la vie dont il vit lui-même. D'autre part, cette influence qu'il a sur moi, le résultat qu'elle obtient, mes consentements, mes résistances, mes plaintes, mes joies, mes louanges, mes prières, il connaît tout cela parfaitement.

Voilà pourquoi, sûr de la réalité de ces rapports, mystérieux pour moi, qui m'unissent à lui, je puis me tourner vers lui au début de mes oraisons, l'adorer dans l'unité du Père et du Saint-Esprit, m'adresser à Lui comme à mon Dieu, et cependant savoir que comme homme il m'entend parfaitement. Mon imagination peut se le représenter sous ses traits historiques ou dans la gloire de son triomphe céleste, utilisant pour cela tantôt l'Évangile et tantôt les tableaux de l'Apocalypse. Je sais que par son humanité il n'est pas en moi (sauf au moment de la sainte Communion) ni même proche de moi; mais je peux (sans être dupe de cette représentation), en vue d'exprimer à mon usage la certitude de son action sur moi et de la science qu'il a de moi, *me figurer* qu'il est devant moi, à très peu de distance de moi, sous sa forme humaine, afin d'être plus recueilli pour m'entretenir avec lui. — Et de même que la divinité, présente en mon âme et se livrant à moi par amour, peut donner à des âmes très pures de prendre conscience de cette présence et d'en avoir l'expérience directe, de même l'humanité sainte de Jésus, douée maintenant des prérogatives des corps glorieux, peut traverser les espaces, se rendre localement présente auprès des âmes qu'elle veut visiter, et leur faire expérimenter et goûter la suavité de cette présence... Mais ce sont là les secrets de la vie mystique; et ceux qui commencent à peine à pratiquer l'oraison doivent savoir qu'avant d'arriver à cette terre promise il leur faudra faire preuve de courage et de persévérance et sans doute joncher de leurs mortifications et de leurs renoncements le sol aride d'un long désert.

17. — Se mettre en présence de Dieu, se mettre en présence de Jésus, lequel est préférable? La question n'a guère de sens, puisque dans les deux cas on est simple-

ment en présence de Dieu. Le mieux est ici de varier les méthodes et de se déterminer d'après son tempérament propre et les attraits de la grâce. Les âmes que la froide raison gouverne préféreront habituellement la première méthode; celles où la sensibilité et l'imagination prédominent — et ce sont les plus nombreuses — inclineront presque toujours vers la seconde.

Elles y trouveront une aide précieuse pour la méditation de l'Évangile, sujet le plus ordinaire de nos oraisons. Pour elles, le récit évangélique sera comme le thème de leurs entretiens avec Jésus; elles le reliront avec lui et devant lui, sans jamais se lasser, et le début de leur oraison prendra à peu près cette forme : « O mon Jésus, vous me voyez et m'entendez à cette heure. Toutes mes pensées, mes affections et, hélas ! mes fautes et mes défauts vous sont connus. Vous ne cessez pourtant pas d'être mon bienfaiteur, et en ce moment même je suis dans le rayonnement de grâces qui émanent de vous et auxquelles mon âme s'échauffe et s'éclaire. Donnez-moi de revivre avec vous telle scène de votre Évangile, telle parole que vous avez dite autrefois en Galilée ou en Judée. Quand vous avez fait ou dit cela, déjà vous me connaissiez, vous songiez à moi ; vous avez voulu que ce détail soit consigné dans votre Évangile écrit, et par un concours d'innombrables circonstances providentielles vous avez tout disposé afin que ce récit écrit soit en ce moment sous mes yeux pour que je revive ce souvenir devant vous, avec vous. Me voici, ô Jésus, je veux suivre par la pensée chacun de vos gestes, chacune de vos paroles, comprendre autant que je le pourrai les sentiments de votre Cœur qui dictèrent alors votre conduite, apercevoir la leçon que vous me donnez ainsi, et trouver encore dans les mérites que vous avez acquis à cet instant de votre vie terrestre la force d'accomplir généreusement votre volonté sur moi

telle qu'elle m'apparaît à la lumière de vos exemples et de vos leçons... » — Il semble évident qu'en abordant ainsi l'Évangile, on y trouvera d'innombrables motifs d'oraison, faciles, fructueux et toujours renouvelés.

18. — La piété de chacun découvrira facilement des applications pratiques analogues quand on méditera sur le Sacré Cœur ou devant le Saint Sacrement, et l'on sera sûr, en ce dernier cas, de la proximité physique et locale de Jésus. Précisément à propos de la sainte Eucharistie, il y a lieu de fixer l'attention sur une conséquence bien pratique qui rassemble en un seul faisceau toutes les considérations faites jusqu'ici sur l'exercice de la présence de Dieu.

Les âmes qui s'efforcent de demeurer le plus possible sous l'impression de la divine présence, soit dans leurs actions quotidiennes, soit surtout dans leurs prières vocales et mentales, constatent vite qu'elles n'y réussissent que fort imparfaitement, que, pendant de longs moments, peut-être même pendant la majeure partie des instants qui composent leurs journées, elles vivent comme des automates, sans pouvoir tenir leur pensée tournée vers l'Hôte divin de leur âme. Se raidir fortement pour y parvenir ne servirait à rien, et cette tension violente ne serait pas sans danger. Et pourtant ces oublis de Dieu, même involontaires, ont de quoi déconcerter leur bonne volonté : une telle inconscience est fort pénible pour un cœur aimant, qui souhaiterait de pouvoir la réparer.

Or cette réparation est possible grâce à Jésus-Eucharistie. Et voici comment. En tant que Dieu, Jésus est l'égal de son Père et ne peut l'adorer. Mais, comme homme, il peut s'abaisser devant son Père et devant la Trinité tout entière, l'adorer, la remercier, la prier, lui demander pardon pour nous, la louer, etc. Il l'a fait pendant tout le

cours de sa vie mortelle; il continue de le faire, soit au Ciel, soit dans l'Eucharistie, et il le fait *pour nous : semper vivens ad interpellandum pro nobis* (Heb., VII, 25).

Or voici qu'au moment de la Sainte Communion, Jésus, en tant qu'homme et bien vivant, vient en nous sous les espèces sacramentelles. Il trouve *en nous* le Dieu-Trinité que nous y laissions, bien malgré nous, isolé et comme abandonné, sans personne qui l'adore ou qui même songe à lui. Pendant les instants précieux où Jésus comme homme demeure en nous, l'adoration et les autres sentiments qui sans cesse montent du Cœur de Jésus vers Dieu sont exprimés par lui *dans notre cœur*, et ils s'adressent à la Sainte Trinité présente, elle aussi, dans notre cœur. Il y a comme une visite de Jésus à Dieu présent en nous ; notre âme est le lieu de leur rencontre et le temple où Jésus rend à Dieu ses devoirs.

En ces instants fugitifs mais si précieux, sachons parfois nous taire ; contentons-nous de nous unir aux sentiments qu'exprime *en nous* le Cœur de Jésus, et que, comme chef d'un corps dont nous sommes un des membres, il exprime *pour nous*, en notre nom. Cette adoration parfaite, cet amour infini de Jésus absorbe tous nos efforts si débiles et réalise tous les désirs de notre bonne volonté trop faible. Par Jésus, par nous aussi qui sommes unis à Jésus, Dieu est adoré et aimé en nous tout autant qu'il mérite de l'être, tout autant qu'il l'est au ciel.

Ce que nous aurons fait le matin au moment de la Sainte Communion, nous le ferons volontiers au cours de nos journées. En constatant nos oublis, nos indifférences inconscientes ou même nos fautes, nous nous souviendrons que Jésus, sur nos autels, persévère dans son attitude d'adorateur ; il n'est plus en nous, mais cependant il adore pour nous. Nous offrirons donc à Dieu tous les sentiments qui partent de l'âme et du Cœur de Jésus, et

qui s'adressent au vrai Dieu partout où il se trouve, donc au vrai Dieu *présent en nous*. Et nous ne songerons pas sans une émotion salutaire que, tandis que nous méconnaissons et négligeons l'Hôte divin de notre âme, Jésus se fait notre suppléant et, chaque jour et à chaque heure, remplit à notre place et en notre faveur des devoirs qui sont les nôtres, comme jadis sur la Croix il expiait à notre place des péchés commis par nous.

19. — Ce que nous venons de comprendre nous amènera peut-être aussi à adorer *Dieu en tant qu'il est présent en Jésus*. Voici comment nous y serons conduits.

Sans aucun doute, Dieu est en moi comme en son temple, dirons-nous; mais quel temple indigne de sa Majesté, tout délabré par les péchés passés et les mauvaises habitudes qu'ils ont laissées, mal purifié de ses souillures, tout rempli des mauvais relents des passions, parcouru en tous sens, sans qu'aucune barrière les arrête, par une foule d'animaux purs et impurs, je veux dire de pensées et d'imaginations de toutes sortes : près de ce temple, Jérémie pourrait revenir s'asseoir et pleurer ! J'ai honte, quand j'y pense, de paraître en présence de Dieu que je loge d'une si pitoyable façon! Et je crains fort d'être bien mal reçu en me présentant à lui dans un pareil décor ! Ne pourrai-je trouver pour Dieu un temple plus digne de lui ?

Mais voici que ma pensée se porte sur les saints, sur ceux de la terre et surtout sur ceux du ciel. Leur âme est pour Dieu un tabernacle plus ou moins vaste, plus ou moins riche, mais toujours pur et éclatant de beauté. Dieu se plaît à y résider; il y reçoit sans cesse des hommages et des louanges dignes de lui ; sans cesse aussi il y manifeste sa gloire par la profusion de ses dons. C'est là, dans l'âme des saints où il réside aussi véritablement que

dans la mienne, où il est vraiment traité en Dieu, que je veux l'adorer, le louer. J'unirai mon adoration et ma louange à celle que fait monter sans cesse vers lui l'âme de ce saint en qui je le contemple : mon apport sera comme la goutte d'eau sans valeur qui disparaît dans le vin précieux du calice, et qui est agréée en même temps.

Puis de l'âme des saints, mon regard montera vers l'âme de ma Mère Immaculée, « arche d'alliance » en qui Dieu réside, et surtout vers le Cœur de Jésus, « tabernacle du Très-Haut ». Là Dieu trouve des temples vraiment dignes de lui. Je l'en féliciterai. Je l'adorerai en m'unissant aux hommages que lui offrent Marie et Jésus. Je le bénirai de ce qu'il a fait, de ce qu'il opère encore sans cesse en eux. Il m'est permis d'agir ainsi, car tout ce qui est à Jésus, à Marie ou aux élus est aussi à moi, du droit que me donne cette grande réalité qu'est la Communion des Saints.

Si je vis de ces vérités en exerçant sur elles ma foi et en ranimant par elles ma charité, elles me paraîtront de plus en plus claires, et elles seront le soutien, bien mieux, le ferment de ma vie d'oraison. La présence du Dieu invisible, bien réelle pour ma foi, mais un peu abstraite pour mon faible esprit et un peu aride pour mon pauvre cœur, deviendra, grâce à Jésus, à Marie et aux Saints, une vérité plus accessible à mon imagination, plus touchante pour ma sensibilité, plus féconde pour ma prière et pour toute ma vie spirituelle.

*
* *

Les notes ci-dessus ne constituent pas une étude théologique exhaustive; elles visent plutôt à donner une orientation pratique, à faire saisir l'importance vitale qu'a pour les âmes d'oraison le dogme de la présence de Dieu

envisagé sous ses principaux aspects. Qu'il s'agisse de se former soi-même ou d'instruire les autres, il conviendra, non de s'y astreindre servilement, mais de s'en inspirer librement. Suivant les milieux, les tempéraments, le degré de culture théologique ou d'avancement spirituel, chacun devra glisser sur certains aperçus doctrinaux, appuyer plus longuement sur d'autres, tantôt multiplier, tantôt alléger, parfois même modifier les comparaisons suggérées. — Ainsi fait le tailleur : dans l'étoffe que lui livre le marchand, il choisit ce qui convient et découpe les vêtements à la mesure de chacun. Si l'étoffe est bonne et si les vêtements vont bien, le mérite n'en revient pas au marchand, qui n'a pas fait l'étoffe et ne fait pas l'habit : son rôle, plus modeste, n'est que celui d'un intermédiaire : il transmet ce qu'il a reçu : *Ego enim accepi... quod et tradidi vobis...*

Langres.

F.-M. Catherinet.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

La Bienheureuse Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier

Lorsqu'en 1886, dix-huit ans après sa mort, la cause de la Mère Pelletier fut introduite à Rome, il y eut quelque émoi dans certaines sphères ecclésiastiques. N'avait-elle pas été, en 1845, l'objet d'une enquête canonique et, pendant vingt-six ans, n'avait-elle pas éprouvé l'hostilité plus ou moins voilée de son évêque ? Pourtant, les faits parlant pour elle, le procès lui fut favorable. Dès 1897, la fondatrice du Bon-Pasteur était déclarée Vénérable et, le 30 avril 1933, Rome vient de la placer sur les autels.

Avec la Mère Barat et la Mère Javouhey, la nouvelle Bienheureuse fait partie du groupe de ces femmes héroïques qui, au lendemain de la Révolution, entreprirent de relever les ruines et fondèrent les Congrégations que réclamaient les temps nouveaux : intrépides bâtisseuses qui s'épuisent à la tâche, mais par leur énergie triomphent des obstacles accumulés.

Années d'apprentissage.

Elle naît en pleine tourmente, le 31 juillet 1796, à Noirmoutier. Son père, médecin à Soullans, un gros bourg du marais vendéen, s'est réfugié dans l'île avec sa

famille déjà nombreuse : sept enfants en bas âge. Asile précaire, d'ailleurs, car, après le 3 janvier 1794, fusillades et noyades marquent la victoire des républicains. La famille Pelletier échappe cependant et, lorsque la jeune Rose-Virginie vient au monde, les passions sont un peu calmées. L'enfant grandit dans ce milieu troublé. Toute jeune, elle aime à orner de fleurs la crypte de Saint-Philbert, à imiter ses parents en secourant les pauvres, à multiplier prières et mortifications secrètes ; ce qui ne l'empêche pas d'être une fillette rieuse, intrépide, aimant à escalader les rochers escarpés ou à chasser crabes et coquillages au milieu des vagues clapotantes.

L'épreuve ne va pas tarder à la mûrir. En 1805, elle perd une sœur aînée et, en 1806, son père lui-même disparaît prématurément. Restée veuve à quarante-quatre ans, M^me Pelletier doit élever courageusement six enfants. A douze ans, Rose-Virginie est mise à l'école chez les Ursulines de Chavagnes qui viennent de s'établir à Noirmoutier. Très intelligente, elle fait de rapides progrès, mais sa vivacité et son espièglerie déconcertent un peu ses maîtresses. « Vous serez un ange ou un démon, lui dit-on. — Moi ! Je serai religieuse. — Y pensez-vous ? Avec votre caractère ! — Il faudra me briser, je le sais bien, mais je serai religieuse. »

En attendant, il lui faut s'arracher à son pays natal et bientôt à sa famille. En 1810, M^me Pelletier rentre à Soullans et, pour faire donner à sa fille une éducation plus distinguée, elle l'envoie à Tours, au pensionnat de l'Institution Chrétienne tenu par une de ses amies, M^lle Chobelet. Dure séparation : la route est longue de Soullans à Tours, et mère et fille ne pourront se revoir pendant des années. Au pensionnat, désillusion : M^lle Chobelet a d'éminentes qualités, mais aucun sens pédagogique; dure, despotique, elle encourage chez ses élèves les jeûnes exa-

gérés, les dévotions nouvelles, l'imitation des saints les plus extraordinaires; elle n'aboutit qu'au déséquilibre et à l'anarchie. Ses maîtresses aigries quittent le pensionnat; les élèves se révoltent ou manifestent le plus mauvais esprit. Pour comble, le confesseur de Rose-Virginie est un homme raide et scrupuleux qui ne sait que jeter le trouble dans cette âme d'enfant. Heureusement pour elle, une de ses maîtresses, M^lle^ de Lignac, sait la comprendre, lui témoigner une affection tendre et ferme à la fois, apaiser ses rancœurs et exalter les nobles tendances de son âme. Elle a grandement besoin de ce réconfort, car la mort frappe de nouveau et lui enlève, en 1812, un frère de 24 ans et, en 1813, coup brutal et imprévu, sa mère bien-aimée qu'elle n'a pu revoir.

Bientôt même, cet appui moral lui est enlevé. En 1814, écœurées par les incohérences de M^lle^ Chobelet, M^lle^ de Lignac et cinq autres religieuses quittent l'Association chrétienne, pour fonder la Compagnie de Sainte-Ursule de Tours, et Rose-Virginie reste seule dans ce pensionnat déserté et livré à l'anarchie. Abandonnée des hommes, elle se tourne vers Dieu et sent se renouveler avec plus de force l'appel à la vocation religieuse qu'elle a déjà entendu lors de sa première communion. Sa famille est chrétienne, et il semble que rien ne puisse s'opposer à son desein. Pourtant, dès qu'elle s'en ouvre à son tuteur et beau-frère, c'est un refus formel et scandalisé. N'a-t-elle pas jeté les yeux sur une maison voisine de son pensionnat : un Refuge? C'est là que de vieilles religieuses, dispersées par la Révolution et péniblement rassemblées depuis lors, se dévouent au relèvement des filles tombées. Rose-Virginie ne sait pas trop ce que cela signifie, mais il y a là des âmes en péril et sa vocation est de les sauver. Ses frères et sœurs, plus instruits, opposent un refus formel : qu'elle entre au Sacré-Cœur, à Sainte-

Ursule, rien de mieux ; mais au Refuge, jamais ! Elle n'a que dix-sept ans : il lui faut encore quatre années pour être maîtresse de son destin. Quatre années encore avec Mlle Chobelet ! Elle n'en a pas le courage. Un voyage à Nantes chez sa sœur aînée lui permet de plaider sa cause. Elle est éloquente, sans doute, puisqu'elle réussit : qu'elle aille au Refuge, si elle le désire, mais qu'elle ne prononce pas ses vœux avant vingt et un ans révolus ! Le 20 octobre 1814, elle franchit la porte du couvent de Tours.

Pendant dix mois encore, elle conserve l'habit du siècle; mais bien vite on s'aperçoit de sa docilité, de son zèle pour le salut des âmes. Le 6 septembre 1815, elle revêt la blanche robe des filles du Père Eudes et reçoit son nom de religieuse. Elle aurait désiré pour patronne sainte Thérèse, mais on la reprit vertement d'avoir osé jeter les yeux sur une si grande sainte ; elle dut se rabattre sur une jeune vierge de l'Église grecque : elle allait être désormais la sœur Marie de Sainte-Euphrasie.

Le noviciat est, pour elle, un temps de formation et de perfectionnement : formation morale par la lutte contre les tendances impulsives de son caractère; formation pratique par le contact avec les pénitentes dont elle devient très rapidement seconde maîtresse ; formation intellectuelle enfin. Très maladroite de ses mains, on ne l'a chargée que d'essuyer les treize stalles de la communauté, besogne peu absorbante qui lui donne le temps de prolonger ses lectures : elle dévore alors la Bible, la Vie des Saints, les Annales du Carmel et de Notre-Dame de Charité ; elle acquiert ainsi une solide connaissance de l'Écriture qu'elle utilisera largement plus tard lorsqu'elle n'aura plus le loisir de cultiver son esprit. Le 9 septembre 1817, la novice, majeure depuis cinq semaines, est enfin admise à prononcer ses vœux solennels et va pou-

voir, selon les termes du quatrième vœu spécial aux Refuges, se consacrer tout entière au salut des âmes.

La nouvelle professe joue d'emblée un rôle important dans la Communauté. Jeune et vaillante, elle tranche par son optimisme sur les vieilles religieuses désabusées par tant d'épreuves subies. « Si nous pouvions avoir soixante pénitentes ! — Oh ! ma petite, on voit bien que vous n'avez pas passé par la Révolution ! » Mais, tout en hochant la tête, les bonnes vieilles aiment à se réchauffer à son juvénile enthousiasme. Elles font d'elle une première maîtresse des pénitentes, et la jeune religieuse se tire si bien de cette rude épreuve qu'en 1825, à vingt-neuf ans, elle est élue supérieure, malgré ses répugnances.

Elle rassure d'abord sa conscience en faisant, entre les mains de son confesseur, vœu d'obéissance sur sept points importants; puis elle se met résolument à l'œuvre. Audacieuse et prudente à la fois, elle répare les bâtiments, achète des immeubles voisins, améliore l'ordinaire et provoque ainsi un afflux de pénitentes : le chiffre de soixante, qui avait paru si follement audacieux, est largement dépassé. On accueille des orphelines qu'il faut soigneusement isoler. Enfin, on crée une « classe » nouvelle, des *Madeleines*, pécheresses repenties et avides d'expiation. Quand elle révèle son dessein à son entourage, les fronts se rembrunissent : les expériences faites ailleurs ont été désastreuses; la supérieure de Paris consultée n'est pas plus encourageante : « Si vous n'avez pas de croix et que vous vouliez en avoir, vous n'avez qu'à fonder des Madeleines. » Malgré ce sombre pronostic, la Mère Pelletier s'obstine : ses Madeleines reçoivent du Carmel la règle mitigée, les constitutions et jusqu'au costume ; vouées à la pénitence et au travail, elles restent soumises en tout à la supérieure du Refuge et n'ont à s'occuper que de leur sanctification personnelle. L'expérience réus-

sit merveilleusement, et la communauté nouvelle s'organise et prospère. La Révolution de 1830 et les troubles anticléricaux qui l'accompagnèrent ne prirent pas la jeune supérieure au dépourvu. Mais déjà un nouveau théâtre s'était ouvert à son activité.

La fondation d'Angers.

Angers avait possédé deux maisons de repenties, disparues pendant la Révolution. Les curés de la ville sentaient le besoin de relever cette œuvre; une pieuse personne, la comtesse de Neuville, avait eu la même intention, et son fils, en remettant à l'évêque, Mgr Montault, les trente mille francs qu'elle avait destinés à cet usage, réussit à triompher des hésitations du prélat. Une quête compléta les ressources nécessaires. Pour le local, on choisit une ancienne fabrique d'indiennes abandonnée.

Restait à trouver une directrice. Une Angevine de vieille roche, la comtesse d'Andigné, indiqua le Refuge de Tours. Le curé de la cathédrale d'Angers, chargé de mener l'enquête, fut rapidement conquis. Il obtint sans peine l'assentiment de l'archevêque et celui de la Mère Pelletier enthousiasmée à l'idée d'une fondation. Le Conseil de la Communauté fut plus dur à convaincre; on y parvint cependant, et, le 3 juin 1829, la Mère Sainte-Euphrasie prenait le chemin d'Angers avec cinq religieuses et une pénitente, noyau de la nouvelle maison qui avait relevé l'ancien nom du *Bon-Pasteur*.

Débuts pénibles : c'est la règle pour les fondations qui doivent durer. Les ressources manquent : on vend, pour vivre, les carottes du jardin, on couche dans un lit à tour de rôle, on se nourrit d'orties et de pain noir, on s'éclaire avec du suif fondu dans un verre cassé. L'enjouement de la Mère Pelletier, son énergie, soutiennent tous

les courages. Non seulement on subsiste, mais on reçoit des pénitentes et on restaure la maison délabrée.

Mais Tours réclamait sa supérieure, et, le 31 juillet, celle-ci devait abandonner l'œuvre à peine commencée. Peu s'en fallut que ce ne fût le signal de la débâcle : la nouvelle supérieure, la Mère Saint-Paul Bodin, n'avait pas l'envergure nécessaire, et les bienfaiteurs se décourageaient. Heureusement, le 14 mai 1831, la Mère Pelletier arrivait à l'expiration de sa charge : elle fut remplacée par la supérieure d'Angers, et elle retourna se mettre à la tête du Bon-Pasteur qu'elle ne devait plus quitter.

A peine arrivée, le château de la Belle au Bois dormant se réveille : évêque, curés, bienfaiteurs, reprennent le chemin du monastère. Pénitentes et postulantes affluent; on crée une classe d'orphelines, une de Madeleines, une de préservées. Une grande chapelle sort de terre et tout le monde y travaille : dès quatre heures du matin, supérieure et religieuses font des terrassements, démolissent de vieux murs, transportent des pierres, au milieu de l'enthousiasme général.

Une telle activité n'est pas sans effrayer les gens timorés, ceux qui réfléchissent longuement avant... de ne rien faire : à Angers, on s'inquiète; à Tours, on censure. Lorsque la maladie frappe ses collaboratrices, la Mère Pelletier s'adresse vainement aux Refuges voisins pour obtenir une maîtresse des pénitentes. A ce moment, germe en elle l'idée d'une maison-mère qui guiderait les Refuges et pourrait, au besoin, leur venir en aide : idée féconde, mais qui doit lui attirer bien des tribulations !

Le grand nombre des novices permet de nouvelles conquêtes. En 1833 et 1834, Le Mans, puis Grenoble, Poitiers et Metz demandent des Refuges. La Mère Pelletier est bien décidée à envoyer ses filles partout où on les réclamera, mais elle ne veut pas que ces départs affaiblissent la mai-

son : il faut qu'un lien, spirituel encore plus que matériel, relie les établissements de même origine, afin qu'une même sève continue à nourrir le tronc et les branches d'un arbre de plus en plus vigoureux. D'accord avec elle, l'évêque d'Angers fait souscrire aux religieuses qui partent l'engagement de rester soumises à la maison fondatrice, d'y revenir au premier appel et d'y envoyer toutes les postulantes pour faire leur noviciat; et il soumet à Rome cette cinquante-neuvième constitution.

Il n'y avait là rien d'extraordinaire ni de contraire à l'esprit du Père Eudes. Celui-ci qui, de son vivant, n'avait vu fonder que quelques Refuges, n'avait pu sentir le besoin d'un Généralat destiné à donner à la Congrégation une force d'expansion beaucoup plus grande. Ce fut pourtant un beau scandale. On ne voulut voir dans cette initiative qu'une manifestation d'orgueil, un abus d'autorité : la Mère Pelletier était une ambitieuse, une schismatique prête à bouleverser l'ordre entier pour assouvir sa soif de domination. Le Refuge de Tours fulmine; celui de Caen, première maison fondée et dépositaire des traditions, proteste énergiquement. L'archevêque de Tours veut, sans en avoir le droit, rappeler la rebelle dans son diocèse : il la tance fort durement, et seules l'humilité et la douceur de l'évêque d'Angers parviennent à le calmer.

Rome, peu pressée de prendre parti dans cette « querelle de moines », suggéra d'établir en fait le généralat avant d'en solliciter l'approbation. On mit donc au point la cinquante-deuxième constitution spécifiant, entre autres choses, que tous les établissements fondés par le Bon-Pasteur d'Angers resteraient soumis à sa supérieure, que celle-ci serait élue pour six ans et indéfiniment rééligible et qu'il n'y aurait de noviciat qu'à Angers ou dans les lieux autorisés par elle. En vertu du nouveau règlement, la Mère Sainte-Euphrasie fut, le 16 mai 1834, réélue pour six ans supérieure générale.

Alors, la tempête se déchaîne. Les accusations de tyrannie et d'ambition se multiplient. Les Refuges, soutenus par les Eudistes, appuyés par quatorze archevêques et évêques, attaquent l'intrigante et demandent à Rome son châtiment. Enfin, la première fondation, celle du Mans, fait défection, entraînée par un supérieur ambitieux.

La Mère Pelletier ne réplique pas : elle se borne à prier, à se retremper dans l'union intime avec Dieu. Entièrement abandonnée à la volonté d'En-Haut, elle ne riposte pas aux coups qui lui sont portés; elle néglige même de se défendre, laissant au ciel le soin de tout décider. Pourtant, le 15 août 1834, sous l'empire d'une impulsion irrésistible, elle écrit au Cardinal-vicaire Odescalchi, dont elle ignorait même le nom, une lettre pour lui recommander sa cause et commençant par ces mots : « Je suis la servante du Seigneur. » Ses meilleurs amis jugent cette initiative téméraire et inopportune : elle reçoit pourtant une réponse infiniment encourageante.

L'affaire suit son cours devant la Congrégation des évêques et réguliers, où le Bon-Pasteur trouve des défenseurs bénévoles. L'attitude de la Mère Pelletier, qui se borne à exposer des faits sans attaquer ses adversaires, impressionne favorablement les juges, et, le 9 janvier 1835, la Congrégation décrète que la supérieure d'Angers sera Générale de toutes les maisons fondées par elle ou à fonder, non seulement en France, comme on l'avait demandé, mais dans l'univers entier. Le 16 janvier, le pape Grégoire XVI donne son approbation. C'est le triomphe, semble-t-il, et déjà la Mère Pelletier voit son œuvre se répandant par toute la terre. Pas encore cependant : un dernier effort des Refuges suspend un moment la décision suprême. « Combien y a-t-il de lettres contre la Mère supérieure du Bon-Pasteur ? demande Grégoire XVI. — Treize, Très Saint Père. — Et que dit-elle contre ses accu-

sateurs ? — Rien. — Alors, la vérité est de son côté. » Et le Bref apostolique est expédié le 3 avril 1835. Il n'avait fallu que quelques mois pour conclure cette affaire : une telle célérité faisait crier au miracle ceux qui connaissaient les habitudes de la Cour romaine !

Le prix des âmes.

Désormais sûre de l'avenir, la Mère Pelletier s'avance hardiment. Les fondations se multiplient en France, en Italie, en Belgique, en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis. L'Algérie, le Canada, le Chili, sont gagnés à leur tour. Ce sont de nouveaux soucis pour la Supérieure. Malgré une santé chancelante, elle multiplie les voyages, toujours épuisants en ces temps de communications difficiles, de diligences poussives et de navires à voiles, parfois marqués par des incidents burlesques ou tragiques : voitures versées, retards imprévus, exigences de conducteurs à mine patibulaire. Atteinte d'une maladie de foie, la Mère Pelletier souffre beaucoup de ces cahots qui lui donnent de terribles vomissements ; la chute d'une diligence lui cause une grave contusion qu'elle cache soigneusement à tous, et qui est à l'origine de la tumeur cancéreuse dont elle mourra. Mais qu'importe ! Ces douleurs sont fécondes puisqu'elles amènent une nouvelle extension de l'œuvre.

Plus grave et plus lamentable, la torture morale qui lui est infligée par son propre évêque, et qui ne cessera qu'à sa mort. Depuis 1842, l'évêque d'Angers est M^gr Angebault, prélat zélé, affable, excellent administrateur et plein de sympathie pour les ordres religieux, mais de cette sympathie un peu tyrannique qui pousse à régenter étroitement ceux auxquels on s'intéresse. Gallican d'hu-

meur plus que de doctrine, il tient de ses ancêtres magistrats un sentiment de défiance un peu frondeuse à l'égard de Rome. La situation spéciale du Bon-Pasteur l'inquiète et le scandalise presque : il ne peut admettre qu'un institut religieux dont la maison-mère est dans son diocèse ne lui soit pas soumis en tout, même pour la direction de ses succursales. Il ne saurait y avoir, selon lui, qu'un Supérieur général : lui-même ; quant au Cardinal protecteur, il ne peut (ou ne veut) en comprendre le rôle. Entièrement dévouée à Rome, attachée jusqu'à la mort aux Constitutions qu'elle en a reçues, la Mère Pelletier ne saurait entrer dans ces vues. Humble, déférente, soumise aux moindres désirs du prélat pour tout ce qui ne touche pas à l'existence même de l'Institut, elle est inébranlable lorsqu'il veut empiéter sur les fonctions du Cardinal protecteur. Sans laisser soupçonner à d'autres qu'à ses confidentes les plus intimes le drame qui se joue en son âme, sans éclats de voix ni poses théâtrales, elle s'oppose aux usurpations avec une fermeté d'autant plus inébranlable qu'elle ne se manifeste pas à l'extérieur.

La lutte allait durer vingt-six ans, avec des périodes d'accalmie et des crises qui semblaient devoir tout emporter. C'est d'abord une offensive contre les Constitutions elles-mêmes : l'évêque, qui agit déjà en Supérieur général et qui interdit même à la Mère Pelletier un voyage à Rome pourtant indispensable, s'adresse au Pape pour obtenir la suppression du Cardinal protecteur, seule garantie de l'indépendance et de l'unité de l'Ordre. La Mère Pelletier refuse de s'associer à cette démarche, mais elle ne s'y oppose pas. Par contre, les Sœurs du Conseil agissent énergiquement pour faire échec à cette tentative. Rome, encore une fois, use de longs délais. Au bout de deux ans, elle n'accorde à M^gr^ Angebault que quelques satisfactions : les religieuses perdent le choix du prêtre

délégué pour représenter l'évêque et celui du confesseur ordinaire. Mais sur le point principal elle ne cède rien : le Cardinal protecteur reste supérieur général.

La colère de Mgr Angebault s'abattit sur l'une des religieuses qui s'étaient montrées le plus opposées à ses vues. Seconde assistante générale et secrétaire, la Mère de Couëspel, veuve d'un colonel, ne cessait de pousser la Supérieure à résister à des empiétements injustifiés. Au nom du Conseil, elle avait osé écrire à l'évêque : « Nous regrettons toujours, Monseigneur, que cette œuvre, ainsi que vous nous l'avez dit, n'ait pas été comprise de Votre Grandeur : on ne peut aimer ce que l'on ne comprend pas. » Mgr Angebault exigea le départ, dans les cinq jours, de la religieuse qui osait lui tenir tête, et la Mère Pelletier dut s'incliner, le cœur brisé.

Il voulait frapper plus haut. En 1845, il crut parvenir à ses fins. Une jeune religieuse italienne, fille d'un rabbin converti, avait connu, comme traductrice, la correspondance échangée avec Rome. Voulant sortir du couvent, elle révéla tout à l'évêque qui la relevait de ses vœux, et elle se répandit en accusations contre la Supérieure. Pendant dix jours, Mgr Angebault vint procéder à une enquête, appelant successivement chaque professe et l'interrogeant à part ; comme aucune d'entre elles n'accusait la Mère Pelletier, il en conclut que celle-ci tyrannisait ses filles, et il songeait à l'éloigner quand l'opposition du Conseil le fit reculer. Mais il s'efforçait de l'isoler, refusant même à l'évêque de Nantes, dont il avait été vicaire général, l'autorisation de venir présider une cérémonie de vêture, comme celui-ci l'avait fait maintes fois auparavant. Il ne pouvait cependant pas empêcher la Mère Sainte-Euphrasie d'être réélue triomphalement le 26 août 1845, et ses intrigues, qui allèrent jusqu'à Rome, ne purent ni assurer l'échec ni faire casser le scrutin.

Dix ans plus tard, nouvelle crise. Devant le prodigieux développement de l'Institut, Rome songeait à le diviser en provinces, et la Mère Pelletier entrait tout à fait dans ses vues. Mgr Angebault fut nommé visiteur apostolique pour examiner soigneusement l'état de la maison-mère et s'entendre avec la Supérieure générale. Mais le prélat, hostile au projet, attendit plusieurs rappels à l'ordre pour remplir sa mission. Repris par ses vieilles préventions, il allait d'ailleurs singulièrement la transformer. La visite devint une enquête où la Mère Pelletier faisait figure d'accusée : questionnaires écrits, interrogatoires de religieuses, tout fut mis en œuvre pour récolter des témoignages contre elle ; le rapport final accumulait les griefs et demandait nettement sa destitution. Rome avait, heureusement, les moyens de se renseigner : une rapide investigation auprès des religieuses présentes dans la ville montra l'inanité des accusations formulées. L'échec de Mgr Angebault était complet : il s'inclina de mauvaise grâce, prédisant la mort prochaine d'une Congrégation divisée.

La Mère Pelletier multiplia les efforts pour le ramener. A plusieurs reprises, il se rapprocha du Bon-Pasteur, mais ses préventions, entretenues par son entourage, finissaient toujours par reprendre le dessus. Le différend était trop profond pour être facilement apaisé. En 1866 encore, Mgr Angebault demandait à Rome une visite apostolique et l'éloignement de la Supérieure générale pendant quatre mois. Cette humiliation suprême fut épargnée à la Fondatrice : le Saint-Siège ne la désavoua pas, mais l'évêque rompit toutes relations avec le monastère.

C'est dans cette atmosphère de suspicion, au milieu de toutes ces angoisses morales, attristée par la mort de ses premières compagnes et de ses disciples les plus aimées, que la Mère Pelletier réalisa ses plus étonnantes fondations. A sa mort, elle laissait cent dix monastères,

groupés en seize provinces : les Sœurs blanches, déjà solidement établies aux États-Unis et dans l'Amérique du Sud, avaient gagné les rivages de l'Arabie et des Indes.

Vie intérieure d'une femme d'action.

Cette activité merveilleuse repose sur une vie intérieure intense. Infatigable fondatrice, la Mère Pelletier est, avant tout, une grande « convertisseuse ». Sa grande joie n'est pas d'arpenter les routes, mais de se trouver dans son monastère, au milieu de ses novices ou de ses pénitentes (ses enfants, comme elle les appelle). Elle s'attache à modeler les unes à son image, à transformer les autres par son exemple et ses leçons. Son âme, tout entière dévouée au salut d'autrui, s'épanche dans ces « Entretiens et instructions » que ses filles ont pieusement recueillis et où, sous une forme volontiers enjouée, se manifeste l'ardeur de sa charité.

Grande réalisatrice, la Mère Pelletier est aussi une grande mystique. Une des saintes qu'elle révère le plus, c'est sainte Thérèse, dont elle a médité la vie et les œuvres. Sans cesse, le nom de l'illustre carmélite revient dans ses entretiens : c'est sous son patronage qu'elle aurait voulu placer sa propre vie religieuse; c'est la règle du Carmel, un peu mitigée, qu'elle donne à ses Madeleines. La force nécessaire pour surmonter les obstacles, supporter sans plainte les attaques et les humiliations, elle la puise dans la prière et dans la communion. C'est le grand remède qu'elle indique à ses filles : la prière n'est pas un des exercices de la journée, c'est l'atmosphère même où doit baigner la vie entière ; une religieuse du Bon-Pasteur reste en union avec Dieu au milieu même des occupations les plus absorbantes. « Sans l'esprit intérieur, sans l'oraison, les fatigues sont inutiles et on voit, par le fait, qu'on n'en retire aucun profit. Jamais, mes

chères filles, vous ne travaillerez efficacement au salut des âmes si vous n'avez auparavant puisé dans l'oraison et le silence les lumières qui sont si nécessaires à cette fin. Les religieuses animées de l'esprit de Dieu opèrent bien plus de conversions que celles qui sont douées de grands talents et qui parlent avec grâce et facilité. » On conserve encore à Angers l'humble prie-Dieu placé dans un coin de la chapelle et sur lequel la Fondatrice s'abîmait dans un long tête-à-tête avec Jésus.

Les lettres de la Mère Pelletier, brèves, hachées d'interjections, dévoilent l'ardeur de son âme, sa pétulance naturelle, son désir de se dévouer, de courir à travers le monde à la recherche des brebis perdues; mais les conseils qu'elle donne à ses filles révèlent un côté plus secret d'elle-même, les vertus qu'elle met en pratique : la foi, intégrale, absolue, fondée sur une connaissance sérieuse des Écritures, et manifestée par une dévotion filiale envers Dieu, la Vierge ou les Saints, une obéissance aveugle envers le Pape ; l'humilité, qui l'incite à dissimuler soigneusement ses ennuis et qui se révèle si complète au cours de ses tribulations; l'esprit de sacrifice, poussé jusqu'aux mortifications corporelles pratiquées dans le plus grand secret. Par-dessus tout, la charité, le respect des âmes même les plus déchues, l'oubli total de soi, la confiance en Dieu qui fait négliger tous les obstacles et réaliser des œuvres humainement impossibles : quand elle envoie ses filles fonder le premier monastère en Amérique, elle reçoit, à la veille du départ, une lettre de l'évêque qui les avait appelées et qui, bien à regret, leur donne contre-ordre ; la Mère Pelletier n'hésite pas : elle s'agenouille, baise respectueusement les pieds des voyageuses qui vont porter au Nouveau Monde l'Évangile de la Paix, et elle les lance vers ces terres inconnues où elles réussiront merveilleusement.

Douce et ferme tout à la fois, petite mais majestueuse dans sa grande robe blanche, cette humble bourgeoise de Noirmoutier en impose, par son sang-froid imperturbable et la netteté de son esprit, à tous ceux qui sont en relations avec elle. « Il n'y a qu'un homme à Angers : c'est la Mère Pelletier ! » s'écrie, en 1848, l'ardent républicain placé à la tête du département; et ce mot fait écho à celui dont, quelques années auparavant, Louis-Philippe saluait la Mère Javouhey.

*
* *

La vieillesse était venue cependant, avec ses infirmités et ses souffrances ; mais la Mère Pelletier ne voulait pas se rendre. On avait eu la plus grande peine à lui faire accepter un vieux fauteuil provenant de son amie disparue, la comtesse d'Andigné. Elle ne pouvait plus marcher qu'appuyée au bras d'une Sœur, ou parcourir les jardins que poussée dans une petite voiture; mais elle refusait de quitter sa chambre au second étage et travaillait tout le jour dans une pièce attenante au parloir. L'estomac délabré ne tolérait plus qu'une nourriture insuffisante ; le foie, de plus en plus engorgé, provoquait des crises douloureuses ; enfin, la tumeur cancéreuse, dont elle conservait le secret, se développait au côté droit et la torturait sans qu'elle laissât échapper une plainte. Le 13 mars 1868, jour de la Sainte Euphrasie, elle présida pour la dernière fois le repas au réfectoire; le 29, ce fut la dernière visite à la salle de Communauté. Son état s'aggravait et, par un sentiment d'extrême pudeur, elle ne se laissait toucher par personne : le médecin ayant ordonné un vésicatoire, elle voulut le placer elle-même et ne réussit qu'à se mettre au martyre, le vésicatoire ayant adhéré

à sa tumeur. De suprêmes consolations lui étaient pourtant réservées : les supérieures des fondations accouraient auprès de la couche où agonisait leur mère; Mgr Angebault lui-même venait, au chevet de la grande Fondatrice, se réconcilier avec elle au seuil de l'éternité.

Le 24 avril 1868, vers 6 heures du soir, la Mère Pelletier allait enfin retrouver son Dieu pour qui elle avait tant travaillé. Sans ressources humaines, par son labeur, son énergie, sa confiance inébranlable dans le secours divin, la petite Vendéenne de Noirmoutier, l'humble religieuse, venue en 1829 fonder, avec cinq de ses compagnes, le monastère d'Angers, avait édifié une œuvre plus colossale que celle des plus grands brasseurs d'affaires et des plus puissants capitaines d'industrie, et, en ce dimanche du Bon-Pasteur, cinquante mille enfants secourues par ses filles dans le monde entier et tirées par elles de l'opprobre et du vice ont célébré dans la joie la glorification de l'héroïque Fondatrice.

Édouard Bruley.

Bibliographie

Chanoine Portais, *La Vénérable Mère Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier.* Tome I : *La vie extérieure ;* Tome II : *La vie intérieure.* 2e édit., Paris et Angers, 1898.

Abbé H. Pasquier, *Vie de la Révérende Mère Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier.* 2 vol., Paris, 1894.

Entretiens et Instructions de la Vénérable Mère Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier. 2e édit., Angers, 1907.

Édouard Bruley, *Le Bon-Pasteur d'Angers.* Paris, Spes, 1931.

Pierre Poyet

Pierre Poyet, que nous ne connaissions que par le petit livre de l'abbé Rouzic (1), vient de trouver un nouveau biographe en la personne du R. P. Bessières, ami personnel de Poyet et de sa famille (2). Nous n'insisterons pas sur l'injustice inconsciente qu'il y a à faire de Pierre Poyet l'apôtre unique de l'École Normale Supérieure. C'est le défaut de toute hagiographie de rabaisser tout ce qui entoure un saint. Mais Pierre Poyet est assez grand pour que nous n'ayons pas besoin de le grandir aux dépens de personne, ni de ceux qui l'ont précédé, ni de ceux qui l'ont suivi. Demandons-lui de nous apprendre à aimer Jésus comme il l'a aimé, et répétons avec lui la prière chère entre toutes au groupe Tala (3) : « *Sint unum !* »

La vie extérieure de Pierre Poyet tiendrait en quelques lignes. Issu d'une très bonne famille limousine, il entre à 20 ans, en 1907, à Normale Sciences qu'il a préparée rue des Postes. Trois ans d'École, encadrés, comme on faisait à cette époque, par deux années de service militaire, dix-huit mois d'une sorte de noviciat officieux au

(1) *A l'École Normale Supérieure, Pierre Poyet : Le chrétien et l'apôtre*, 151 pp. **Paris, Lethielleux, 1914.**

(2) *L'apôtre de Normale Supérieure, Pierre Poyet (1887-1913). Sa vie, ses amitiés, son journal spirituel.* **Paris, Spes, 1933.**

(3) **Groupe catholique de l'École Normale Supérieure.**

collège de Sarlat, ses parents s'étant toujours opposés à sa vocation de Jésuite, c'est tout. Le 26 mars 1913, âgé de 26 ans, il meurt, comme tant de nos camarades, victime de la tuberculose pulmonaire que, semble-t-il, on n'avait jamais songé à soigner.

Mais la vie de Pierre Poyet n'est pas là. Sa vie c'est son amour passionné pour Jésus-Christ, le désir qu'il a de le faire aimer à ses frères. Nous étudierons d'abord l'apostolat de Pierre Poyet, puis, en remontant à la source même de cet amour qui se donne, nous chercherons à esquisser les principaux caractères de sa vie intérieure elle-même.

Le premier trait qui nous frappe dans l'apostolat de Pierre Poyet, c'est son universalité. Les circonstances ont fait de lui l'apôtre de l'École Normale Supérieure, c'est-à-dire d'un petit groupe de jeunes gens fortement intellectualisés et aux convictions le plus souvent aussi ardentes que diverses. Mais on aurait pu concevoir pour lui aussi bien toutes les autres formes d'apostolat. De fait, les deux seuls actes extérieurs dont nous ayons gardé le souvenir sont des discours adressés à des ouvriers : le premier à Paris, le second à Limoges (1). C'est que Pierre Poyet, comme tous les véritables apôtres, avait la passion des âmes, de toutes les âmes, même les plus éloignées de lui.

(1) Ces deux discours ont fait une impression si forte sur ceux qui les ont entendus, que nous voulons les rappeler ici : le premier fut prononcé le 10 février 1909 à la « jeunesse Républicaine » du 2e arrondissement. Poyet parlait des chansons limousines qu'il adorait, mais il était convenu qu'il pourrait y proclamer sa foi, et c'est après avoir chanté les vieilles chansons du pays qu'il fit éclater cette extraordinaire péroraison : « Ce soir, après cette longue causerie où je vous ai donné le résultat de mes veilles, laissez-moi, dans cette calme intimité que crée le labeur fraternel, vous ouvrir tout

A Normale, Pierre Poyet ne fera pas autre chose que de mettre en pratique le second de ces discours, sur les *conquêtes individuelles*, ou plutôt ce discours n'est si admirable que parce qu'il résume l'expérience normalienne de Poyet. Nous pourrons pour la commodité de l'exposition distinguer l'influence qu'il exerça sur les incroyants, sur les protestants, sur les catholiques eux-mêmes. Mais en réalité son apostolat fut unique. Soit qu'il veuille rapprocher de Dieu, soit qu'il veuille faire avancer dans sa connaissance et dans son intimité, il n'a qu'un unique moyen : l'amour : « Comment convertirons-nous nos frères ? — En les aimant. » Mais cette charité universelle de Poyet prend à Normale la forme plus particulière de l'amitié qui s'exprime par de véritables lettres de direction : « Parmi tous les hommes, Dieu nous a permis d'élire des amis. Avec eux, n'ayons qu'un cœur et qu'une âme. Qu'avec ces âmes élues, nos conversations se fassent souvent méditatives, que nos entretiens deviennent des prières. Donnons le Christ. Soyons ses ministres, car aujourd'hui, comme aux temps évangéliques, la moisson est abondante et il y a peu d'ouvriers. »

Avec cet amour des âmes, le second caractère que nous

à fait mon âme... Je suis un disciple de celui que Jaurès appelle « le doux rêveur de Galilée ». Celui que, dans toute la puissance de ma foi, et dans le sanctuaire intime de ma conscience, j'adore comme mon Christ-Roi, mon Dieu Jésus... »

A Limoges, aux Journées Sociales, le 17 octobre de cette même année, il parlait d'un sujet qui lui était particulièrement cher : les conquêtes individuelles. A la fin de son discours, il demanda à son public de ne pas l'applaudir : « Gardons avec recueillement, dit-il, ce conseil du Maître : « Veillez et priez. » Les jeunes gens, nous dit l'abbé Desgranges qui fut pendant six ans le principal directeur de Poyet, « restèrent quelques minutes sans mot dire, sans se regarder, ne pouvant quitter celui que cette troublante parole leur avait permis de rencontrer, au seuil de la vie, comme on rencontre un ami au détour du chemin ».

relèverons chez Pierre Poyet comme chez tout véritable apôtre, croyons-nous, c'est un amour non moins grand pour la vérité. Pour lui l'apologétique ne consiste pas à présenter la vérité d'une façon incomplète pour la rendre plus acceptable à certaines âmes : c'est au contraire en la montrant dans toute sa force et dans toute son intégralité qu'elle pourra être acceptée de tous. Nous avons vu avec quelle audace il se proclamait chrétien devant un auditoire hostile. Mais n'oublions pas que de telles audaces ne sont pas permises à tous : « Nous ne donnerons le Christ que si nous l'avons en nous »... « D'un seul mot il faut que nous soyons des saints. »

Un saint, c'est bien l'impression qu'il donnait à ses camarades incroyants. L'un d'eux écrit : « Dès que l'on causait avec Poyet, on sentait qu'il vivait dans un « autre plan » que la plupart; un souci constant de perfectionnement semblait dominer ses moindres actes. On le sentait dur pour lui-même, dormant peu, préoccupé à la fois de travail intellectuel et d'œuvre morale » ; et un autre : « De mes camarades de l'École Normale, c'était peut-être pour lui que j'avais la plus profonde affection. Je m'étais attaché à lui dès que je l'avais connu... Je l'aimais pour la simplicité de son caractère. Il était le plus parfait des amis. » C'est par la plus parfaite sincérité, par une ouverture de cœur qui le faisait parler même de ses idées et de ses projets religieux à ceux qui étaient le plus éloignés de sa foi, que Pierre Poyet réussissait à gagner leur estime et leur amitié : « En soumettant notre idéal à un mutuel examen, il s'enrichirait... Ce faisant, nos cœurs seraient rapprochés et nous y puiserions de nouveaux motifs de nous aimer... »

Avec les incroyants, il arrivera à une sorte de communion dans un idéal purement moral; avec les protestants, il veut plus, il veut leur faire sentir qu'ils sont disciples

d'un même Maître. Je ne connais rien de plus beau que sa correspondance avec un de ses camarades protestants : Gonthiez. On y sent le respect d'autrui et aussi la profonde humilité des véritables pêcheurs d'âmes :

Avant de causer de ce qui nous divise, si tu veux, arrêtons-nous quelques instants pour adorer le même Dieu. Élevons nos âmes vers Lui, et mettons-nous sous le regard du même Maître, pour nous réchauffer à son amour. Demandons-lui que cet effort que nous faisons ensemble nous rapproche de Lui. Et que ces paroles ne t'étonnent point dans ma bouche. Je t'affirme, avec toute la loyauté et toute la force de ma conscience, que je crois très fermement que tu peux l'aimer (comme tout protestant) avec une profondeur, une intensité, une richesse que malheureusement la plupart des catholiques ne connaissent pas. Et je déplore avec toi que beaucoup de consciences ne portent pas le Christ, que beaucoup de cœurs ne l'aiment point.

..... Si quelque chose te paraît contre l'Esprit du Christ, dis-le-moi, fraternellement, afin que je m'en défasse.

..... J'aurais été content que tu me fasses le petit travail auquel je te conviais dans ma dernière lettre : signaler les contradictions que tu as observées dans mes déclarations ou dans ma pratique. — Est-il indiscret de te convier ainsi à mon propre perfectionnement ? Je m'y emploierai aussi si tu y consens. Cette correction mutuelle n'est-ce pas de la plus pure charité chrétienne ?

Qu'on ne croie pas surtout que ce respect d'autrui et que cette humilité soient le signe d'une indifférence ou de peu d'attachement à ses convictions catholiques. Dans les mêmes lettres non seulement il trouve de merveilleux accents pour défendre l'Église catholique sur les points où son correspondant lui semble mal informé, non seulement il célèbre magnifiquement nos saints qui tous « ont été des amoureux de Jésus-Christ », mais surtout il prêche d'exemple. Par des confidences d'une franchise, nous avons presque envie de dire d'une naïveté extraordi-

naire, il met ce protestant au courant de ce qui se passe dans son âme, des appels de la grâce, de l'histoire de sa vocation. Il lui laisse voir, plus encore qu'il ne lui montre, tout le secours qu'il trouve dans les institutions catholiques, et comment celles-ci, bien loin d'être une entrave, sont un moyen au contraire de mieux aimer Jésus-Christ : « Je me permets de te demander de prier pour que la lumière se fasse devant mes yeux, de plus en plus claire..... soyons fraternellement unis dans le pur amour de Jésus-Christ. » C'est bien le même homme qui a écrit : « On n'a jamais gagné un seul cœur à coup d'arguments. »

Mais ce fut naturellement sur ses frères catholiques que l'action de Pierre Poyet fut la plus profonde. Avec eux, l'amitié atteint tout de suite au plus intime de l'âme. Pierre Poyet, comme nous l'avons dit en commençant, n'a pas fondé le groupe Tala à l'École Normale (1). Mais son rôle n'en a pas moins été de la plus haute importance. En effet, au moment où il entre à l'École en 1907, le Sillon risquait de donner au groupe une orientation plus sociale que religieuse. Lui proposer un idéal proprement et avant tout religieux, faire de ses membres des disciples passionnés du Christ, quelles que soient par ailleurs leurs tendances politiques et sociales, voilà, nous semble-t-il, ce qu'il y a de décisif dans l'apostolat normalien de Poyet, voilà ce qui fait encore aujourd'hui la force du groupe Tala. Mais pour Poyet, cette attitude était encore plus méritoire que pour beaucoup d'autres, car lui-même venait du Sillon, c'était le Sillon qui au temps de sa première adolescence avait régénéré en lui la vie

(1) C'est en réalité à la promotion 1900 que revient l'honneur d'avoir fondé le Groupe en tant que groupe, comme veut bien nous l'écrire M. Jacques Chevalier, plus qualifié que tout autre en pareille matière.

religieuse et l'avait le premier appelé à l'apostolat. Quand le Sillon fut condamné, ce fut donc un véritable sacrifice qu'il eut à faire, une première épreuve qu'il rencontra, qu'on a pu comparer à la grande épreuve de la fin de sa vie : l'opposition de ses parents à sa vocation. A la première il dut peut-être la sainteté de ses années normaliennes, à la seconde la sainteté de sa vie cachée de Sarlat et de sa mort prématurée.

L'action de Pierre Poyet sur les Normaliens catholiques est double. Individuellement, par des conversations et par une correspondance incessante, il cherche à élever chacun, à le donner davantage au Christ. Mais plus encore peut-être c'est à faire régner l'union entre ces jeunes hommes disciples du même Maître, mais humainement si différents les uns des autres, si opposés entre eux, qu'il accorde tous ses soins. Ainsi, longtemps après être sorti de Normale, il continuera à exercer sur les destinées du groupe catholique une véritable direction dans le sens de l'union. Veerkamp, Bouzol, Flachaire, Borrel, pour ne citer que quelques-uns de ceux que la guerre faucha, voilà quels sont ses amis et ses continuateurs à Normale. Chacun d'eux mériterait une monographie (1). C'est pour resserrer l'union entre eux que Poyet organisa les deux premières retraites normaliennes : celle de 1912 et celle de 1913, la seconde donnée quelques jours après sa mort.

Ceci nous amène à examiner les sources où Pierre Poyet puisait la force qu'il distribuait ensuite aux autres. Nous mettrons en premier lieu les retraites et les exercices de saint Ignace. Les retraites n'étaient pas seulement pour lui, comme sans doute pour beaucoup de ses camarades,

(1) Citons seulement : *Louis Bouzol*, par Pierre Audiat. Chevalier, éditeur, le Cheylard, 1924.

des occasions de se rencontrer avec des amis de choix, des moyens de faire naître et de développer des amitiés chrétiennes. La retraite, c'est le grand silence devant Dieu, et par là le moyen de tout perfectionnement intérieur. Il écrit à une de ses sœurs : « Pourquoi n'as-tu pas demandé à faire une retraite ? » — « Quelle retraite ? questionne celle-ci. Une retraite demi-fermée ? » — « Non, répond Pierre, mieux vaut le silence complet, comme celui que j'ai trouvé à Clamart. Même pas une conversation fraternelle, seul avec Dieu. Puis, après l'avoir longuement entendu, on va parler de Lui aux hommes, sans être distrait de sa présence. C'est ce que je voudrais, que le contact des hommes ne rompe pas ma communion avec Dieu, et c'est pour cela que je voudrais d'abord purifier et fortifier ma vie par un long silence... »

Nous avons vu avec quelle ardeur il a cherché à faire faire des retraites au plus grand nombre possible de ses camarades, réglant lui-même l'horaire et les moindres détails de celles-ci (1). C'est que lui-même savait d'expérience le bien qu'on en peut tirer. Il a écrit : « Toutes les étapes de ma vie ont été marquées par des retraites. » C'est en effet dans des retraites qu'il découvre d'abord sa vocation sacerdotale, puis que celle-ci se précise. Il hésite entre Chartreux et Jésuite, est troublé un instant par l'idée qu'on lui suggère de fonder un ordre nouveau, puis revient définitivement à la Compagnie de Jésus. Les derniers dix-huit mois de sa vie au Collège de Sarlat ne sont pas autre chose, nous l'avons dit, qu'un noviciat officieux qui remplace pour lui le noviciat officiel, ses

(1) On a fait remarquer que l'exemple de Pierre Poyet est à l'origine des retraites fermées de Polytechnique, de Centrale, de Saint-Cyr, etc... Les retraites normaliennes ont un caractère plus libre. Elles n'en sont pour cela ni moins ferventes, ni moins fécondes.

parents s'opposant jusqu'à la fin à son entrée dans la Compagnie. Il mourra Jésuite de cœur et fera sur son lit de mort ses vœux de dévotion. Je ne serais pas étonné que cette préférence donnée à la Compagnie de Jésus ne soit due en grande partie à l'action extraordinaire qu'avait produite sur lui la pratique des exercices de saint Ignace. On peut dire que pour lui retraites et exercices de saint Ignace ne font presque qu'un. La retraite c'est la condition indispensable, c'est le silence qui permet de s'examiner en toute sincérité devant Dieu; mais la décision ce sont les exercices qui la dictent.

Seuls les exercices, c'est le sens très net de son témoignage, lui permettent d'arriver jusqu'au « troisième degré d'humilité », à l'« indifférence » parfaite. La nature si riche et si brillante de Pierre Poyet n'était peut-être pas à l'abri de tout orgueil à l'origine : « Je manque d'humilité, écrit-il, mais, quand je l'avoue, je crois que cela est mêlé d'orgueil. Le plus pur minerai est toujours allié à une gangue. On n'avoue son indignité que pour faire que les autres n'y croient pas. » Mais il a lutté contre l'orgueil par un effort incessant, et nous pouvons croire qu'il n'y a pas succombé. Il nous donne lui-même les exercices comme les grands moyens de sa victoire. C'est en effet, comme nous venons de le voir, après une retraite fermée où il les a pratiqués que la lumière se fait tout à fait sur sa vocation. Il écrit à Bouzol :

Au premier exercice sur l'indifférence, je me suis un peu rendu compte que je n'étais pas indifférent et que j'inclinais vers une manière particulière de salut : la voie extraordinaire..... Mais j'ai vu très clair, en comparant ma vue à l'idéal de saint Ignace : le troisième degré d'humilité que saint François appelle « la joie parfaite » : tout faire par amour..... j'ai pris la voie qui s'ouvrait : la Compagnie, 1° à cause de saint Ignace; 2° parce que la voie y est simple, ordinaire et banale.....

De même :

Les pensées que j'avais étaient des pensées de vain amour-propre qui se dissimulaient sous les plus trompeuses apparences. La pièce fondamentale de tout l'édifice est l'humilité; sans elle point de charité véritable.

C'est cette humilité, croyons-nous, conquise par les retraites et par les exercices, qui marque la dernière ascension de Pierre Poyet ici-bas. Seule elle permet un grand amour : « Il me faut Jésus lui-même, c'est de Lui seul que j'ai faim. » C'est une vie tout humble, toute pauvre, que mène Poyet dans ses deux dernières années de Sarlat. Il n'a plus le prestige du jeune savant à qui une grande carrière scientifique est promise. Il n'a pas l'honneur de porter la soutane. C'est un petit professeur laïque qui enseigne les mathématiques élémentaires à des élèves ignorants. Il suit si bien la voie humble qu'il parvient à cacher ses dons personnels, à cacher même sa profonde vie intérieure. Il est bien probable que beaucoup de ses collègues n'ont pas su qui il était et ne l'ont appris que de la bouche d'un de ses camarades, Lachièze, venu parler sur sa tombe.

Plus l'humilité est profonde, plus l'âme s'élève. C'est vers la fin de sa vie seulement que ce mathématicien, indifférent jusque-là au monde concret, comprend que la nature n'est qu'un hymne à son Créateur et l'exprime avec une poésie qui nous fait penser à saint François :

Ainsi, depuis ma retraite, qui a eu surtout pour objet de me donner la paix, je sens mon âme s'élargir. Je goûte la poésie profonde et religieuse du « Cantique du Soleil », ce que je n'aurais pas fait avant. Je regarde les fleurs : « Considérez les lys, comme ils croissent ! » et je prends le temps de m'arrêter à leur beauté, au lieu de me hâter vers un rêve fébrile et agité.

Cette âme désormais toute à Dieu ne devait plus rester longtemps ici-bas. Il mourut à Sarlat le mercredi après Pâques, 26 mars 1913, le jour où l'Église chante au graduel : « *Surrexit Dominus vere, et apparuit Petro.* » Jamais, écrit l'abbé Desgranges, nous n'avons mieux compris que l'Église appelle la mort de ses saints une nativité : « Natalicia ». Quelques moments avant sa mort son père était venu le trouver, et les deux hommes, divisés si longtemps par la vocation de Pierre, s'étaient enfin réconciliés. Le 4 août 1914, M. Frédéric Poyet, âgé de 51 ans, et père de sept enfants, s'engageait pour remplacer son fils. Il devait mourir héroïquement le 1er septembre 1916. Comme son fils, il aurait pu écrire : « Lorsqu'on prend une résolution, c'est pour la tenir, dût-on en mourir. »

Pierre Poyet n'est plus, et sa tradition même à l'École Normale, celle de ses successeurs immédiats, a été brutalement arrêtée par la guerre. Mais un exemple comme le sien n'est pas de ceux qui meurent. A défaut de son amitié que nous n'avons pas connue, il nous laisse un modèle à imiter et à continuer : celui d'un apostolat fait d'amour, celui d'une vie tout entière dévouée à Jésus-Christ, et pour qui rien ne compte hors Jésus. Puisse le beau livre du P. Bessières nous aider à ne pas nous en montrer trop indignes !

Pierre Péguy.

Lettres inédites de Gaston de Renty à la Mère Élisabeth

Prieure du Carmel de Beaune

(*Suite*)

Victime avec le Christ

Ma très chère sœur, c'est tout de bon qu'il faut commencer à faire les fonctions de *victime* et porter, sans retour, les effets du grand prêtre, jusqu'à l'égorgement final, nous abandonnant librement à l'ordre divin, dans le zèle de son accomplissement tout pur et dans la confiance de la paternité d'un Dieu qui fait paraître des ennemis, sonne la charge, ordonne la mêlée, échauffe le combat, pour faire trouver et emporter les victoires, d'autant plus héroïquement que les adversaires avaient plus de puissance et de permission d'affliger. Les grâces communes qui n'ont point raidi devant les adversaires sont, dans le ciel, ce que *la populace* est dans les États, je ne dis pas en qualité de servitude mais de dignité. Mais celles qui se peuvent dire avoir porté la chaleur du *combat* et qui ont soutenu les infernales puissances, sans quitter l'étendard du combattant Jésus, eh ! ce sont les princes du siècle futur, c'est la prunelle du Jésus-Christ

mystique. Enfin courage ! Enfonçons toujours dans la mêlée, baissons la tête et fendons à droite et à gauche, laissant derrière ce que nous ne voulons connaître, mais détruire, par le mépris et par l'union du contraire, qui est le pur, le saint et adorable Jésus. Voilà le terme qui est mis devant nous. Il faut percer encore bien des escadrons et porter de la fatigue pour se reposer, en la jouissance de ses inestimables triomphes (...) (1).

*
* *

Dans le délaissement et la tentation laisser faire Dieu

C'est grande pitié, ma pauvre sœur, que personne ne vous aide ! que tout vous délaisse sans secours et que ceux même qui vous sont liés en la charité de Jésus-Christ le plus étroitement, vous laissent comme un pauvre languissant en la voie de Jérusalem en Jéricho, sans vous donner le rafraîchissement que vous désirez !

Comment cette chère Mère Marie qui vous aimait tant et que vous chérissiez uniquement, vous laisser et vous abandonner ainsi ! Il n'y a point d'apparence.

Il s'en faut plaindre à Notre-Seigneur ! Voyons ce qu'il vous dira !

« S'il y a, au ciel et en la terre, quelque amour pour toi, c'est moi qui l'ai infiniment. Vois tout ce que mon Testament t'en apprend ! Si quelque créature t'en porte, c'est par quelque participation du mien.

« Or, mon amour qui te regarde dans la fin, te fait suivre ma vie viagère toujours dans la croix, comme le plus propre et excellent moyen d'entrer en ma propre gloire; et tant plus que tu souffriras, en glorifiant Dieu

(1) 17e lettre, 1643.

avec moi, tant plus aussi tu seras en moi, pour lui donner des louanges éternelles. »

Après cela, chère sœur, que dira la Bienheureuse Mère Marie, sinon laisser faire l'œuvre de Dieu qui nous aime infiniment et toutefois qui se cache pour votre très grand bien ?

— Mais ce n'est pas par cette conduite de grâce, c'est pour mes péchés et les abominations qui se passent en moi !

— Dites-moi, en un mot, avez-vous envie de consentir à quelque péché ? Voulez-vous quitter Dieu ? Mais, si vous ne le voulez pas et craignez seulement de le faire, c'est amour, et l'abomination qui est en vous n'est pas de vous.

Ce misérable crime qui se passait derrière votre Tabernacle, dans votre église (1) (...) ne ternissait pas la pureté des âmes qui y résident. Et celles qui en ressentirent l'infection et qui en portèrent plus de peine et de douleur y reçurent plus grande grâce et avaient une plus grande clarté et participation de Dieu sur ce sujet.

Ainsi de tout ce qui se passe en votre partie inférieure. Tenez la supérieure à Dieu et laissez faire sans réflexion.

Car s'il y avait, pour votre bien, de la consolation à vous donner, votre bonne Mère vous en donnerait, mais la sainte Vierge et Notre-Seigneur infiniment plus.

Ne vous attendez qu'aux *délaissements*. Je vous aiderai, comme un misérable Samaritain, à gagner l'étable du saint Bethléem et peut-être que cela aidera à me faire obtenir miséricorde. (...)

Acceptez donc vos délaissements, chère sœur, et quoi que ce soit, très chère sœur, travaillez, le reste de cette

(1) Les mémoires inédits du Carmel expliquent cette allusion. Une femme de mauvaise vie après la messe conventuelle pieusement ouïe ! se retirait derrière l'autel pour y recevoir d'une commère un breuvage abortif. La Sœur Marguerite souffrait alors des peines atroces. Elle indiqua à la Mère Élisabeth qu'un crime se passait derrière l'autel. On chercha et on trouva la coupable, qui se convertit.

courte journée. L'éternité est bien longue pour vous reposer. Laissez faire aux démons leur œuvre qui est de vous tourmenter. Laissez faire celle de Jésus-Christ qui est de se cacher, sans cesser de vous soutenir. Laissez faire celle (de) vos plus intimes sœurs (...). Criez de tout votre cœur : « *Quis me separabit a charitate Christi?* » sans réflexion ni de ceci ni de cela. (...)

Pour répondre maintenant précisément à votre peine de l'absence de notre Bienheureuse Mère (Marie), ce que dessus vous montre évidemment qu'il y a ordre... Car elle est à vous plus que jamais, mais en la manière de Dieu sur vous qui ne veut pas que vous sentiez aucun appui.

Cherchez-le donc, en lui uniquement, et aux autres médiatement et par relation à notre dernière fin et unique repos. Dieu seul ! Voilà ce que Notre-Seigneur demande de vous et de nous tous ; afin que, d'un commun accord, nous ne demeurions pas accrochés les uns aux autres (...). Priez-la d'avoir grand soin de vous, en la manière de Dieu (...).

Pour vos *communions* soyez pauvre ou riche, selon qu'il vous sera donné. Tout ce que l'on vous dirait ne ferait que vous embarrasser. Vous êtes sûrement. Et le grand ouvrier s'en mêle. Il y aurait grande témérité d'y mettre autre chose. Pour vos *prières*, de même, l'emploi de votre charge pris, vous ne serez pas en peine d'employer le reste du temps. Si Notre-Seigneur permet que nous nous voyions, nous parlerons de tout cela.

Mas il faut *laisser faire Dieu*, aussi bien dans la pauvreté que dans la libéralité, étant appliquée à adorer son ordre en tout temps. Il y a des âmes qu'il faut nourrir de beaucoup de pratiques, de peur qu'elles ne perdent leur temps, mais l'angoisse est votre pain : portez-la (...) tant qu'il lui plaira (...) (1).

*
* *

(1) 18e lettre, s.d.

Point de terreur,
mais une douce et humble confiance

J'ai su l'acte que l'esprit de Jésus-Christ pénitent et humilié et abattu au jardin des Olives (vous inspira). Cette adoration des jugements de Dieu, comme ils sont en eux-mêmes, est très sainte et vous est élargie par une très grande miséricorde. C'est ainsi qu'il nous faut rendre nos soumissions à l'ordre supérieur, divin et paternel.

Mais ce que vous avez à prendre garde, c'est que vous ne demeuriez pas dans la *terreur*, et que l'excès de l'amour de Jésus sur les âmes et la fin de sa mission en la terre surabonde infiniment par-dessus vos crimes multipliés mais limités. En sorte que vous portiez un état de douce et humble *confiance* qui vous fera adhérer à Dieu et être un même esprit avec Lui, par assujetissement à son ordre divin.

Je trouve donc très excellent que, dans cet esprit, vous preniez tous les jours quelque peu de temps — selon que votre charge le permet — pour entrer dans la pratique de l'expression de ces termes, et qu'une fois la semaine, le jour de votre baptême et de votre entrée au Christianisme, jour de votre mort à l'ancienne vie, et de votre résurrection — pour vivre, en mourant, par la grâce, à l'exemple de Jésus-Christ affligé, angoissé et opprimé du péché pour qui cet acte saint vous a été dicté, pour rendre hommage à la royauté du vrai Messie — que vous disiez le *De profundis*, comme vous me l'exposez, en esprit de mort, d'anéantissement, et de séparation de ce qui se passe en vous, mais non de terreur, ni de doute que cet instant effectif ne vous donne pas la grâce du saint Enfant Jésus et les secours de sa très sainte Mère (...).

Je supplie le saint Enfant Jésus d'avoir toujours bien soin de son petit Bethléem. Et s'il dépouille ma très chère sœur intérieurement de toute consolation, lâchant la bride aux malins de la tourmenter, et qu'il la dépouille encore de ses plus grands secours visibles, qu'Il daigne d'au-

tant plus vous suffire par lui-même, que plus il vous donne des moyens qui vous (soutiennent). De cette vicissitude nous comprenons combien il est important de nous attacher à l'ordre de Dieu seulement, qui tantôt veut une chose et tantôt une autre. Mais il est toujours lui-même. Or, si nous mettons notre support sur cette chose ou sur cette autre, nous serons fort inégaux et altérés aux changements ; mais si c'est en l'ordre divin et en sa *volonté sainte*, nous serons hors de tout péril et userons de tout comme n'en usant pas, nous fixant en Dieu seul qui est immuable en lui-même. Et étant une même volonté avec lui, il n'y aura jamais de division en nous. Je ne dis pas dans le sentiment, mais dans la partie supérieure de l'âme qui ne donnera adhérence qu'à cette divine volonté, parant, étouffant, et esquivant tout le reste.

Vivent les plaies sacrées de notre Roy !

Adieu, chère sœur. *La croix* est un chemin bien solide, mais il est bien dur à la nature. La pureté de Dieu et la malignité multipliée que nous portons nous oblige au faix d'une grande guerre. Mais courage! L'éternité s'approche et le vieil homme sera détruit. Il mourra et notre rénovation sera avec Jésus-Christ ressuscité... (1).

*
* *

Le feu sous la cendre
« Soyez magnanime en confiance »

Donnons gloire à Dieu et qui est comme ce Seigneur notre Dieu « *qui in altis habitat et humilia respicit in cœlo et in terra* », élevant le pauvre de la terre et le tirant de sa bassesse pour le mettre au nombre des princes ses élus!

Chère sœur, prenez courage ; ces paroles s'adressent à

(1) A Paris le 15 janvier 1644 (23e lettre).

nous (...). Sachez et le croyez que tout cela ne vous endommage point (...). (Votre *charité*) est comme un *feu sous la cendre* qui ne paraît point et qui ne se sent point, mais qui conserve plus sûrement sa chaleur et sa vie que les grands brasiers qui sont exposés à l'air. Je vous supplie de laisser faire l'œuvre de Dieu en paix et de supporter les travaux qui vous sont donnés, comme peines, que vous voulez bien porter, mais non comme crimes qui vous doivent épouvanter. Car ces effets ne vous sont point donnés pour cela, mais pour vous tenir dans une extrême humiliation et vous faire être à Dieu dans un abandonnement total, sans autre appui que la seule miséricorde divine. Et je vous peux dire et assurer qu'elle est grande vers vous. Et grande de sorte que si vous voyiez ce que mon cœur en conçoit, vous (convertiriez) toutes vos amertumes en actions de grâces vers cette divine bonté qui vous aime si solidement et vous élève si hautement.

Soyez *magnanime en confiance*. N'embarrassez point ni vous ni vos confesseurs de tout cela (...). Je connais les fruits de cet état qui est la cause pour laquelle il vous est donné. Je le vois, vous dis-je (...). Je mourrais pour cette vérité. J'oserais bien dire ce mot, que je n'en doute non plus que de la foi, parce que c'est le même Esprit qui me donne cette lumière. Après cela, je n'ai plus rien à vous dire, sinon souffrez et aimez et (éloignez) tous scrupules et retours. La patience vous fera arriver au port grâce à Notre-Seigneur (...) (1).

*
* *

État de l'âme dans la tentation

Et je ne m'étonne pas, chère Sœur, que *l'enfer* ne vous fût plus facile à supporter et à accepter, comme vous me le mandez. Et pourquoi ? sinon par la contradiction très

(1) Ce 12 février 1644 (9e lettre).

grande que votre volonté porte à une chose si éloignée de ce qu'elle est?

Je n'ose m'étendre pour ce coup, car je n'ai pas le temps. Je vous dirai seulement que votre volonté m'a été donnée à connaître par une relation à la nature en cette sorte. La nature, d'elle-même, n'aime point à être blessée. Un homme va à *une bataille* ou combat particulier. Il est très certain que l'instinct de la nature abhorre et appréhende la plaie et le meurtre. Et toutefois, dans l'action, sans que l'on sente de contredit en soi, on s'expose à tous périls. On est blessé, en diverses sortes, et le sang se perd, sans qu'on le sente et que l'on s'en soucie. La pauvre nature, pendant ce temps, ne laisse pas toujours d'être elle-même, quoiqu'elle ne fasse pas paraître ses ressentiments. Au contraire, elle est étouffée avec les passions qui concourent à leur fin, prodiguant tous les membres et la vie même. Néanmoins, pendant ce temps même de son oppression, elle ne laisse pas de faire ses fonctions quoique imperceptiblement. Elle ne laisse de tirer son sang des aliments, de repousser chair à rejoindre les plaies et ainsi du reste. Si vous demandez à cette nature : — Avez-vous été de consentement que l'on vous ait menée en cette occasion? Elle vous répondrait : — L'on ne m'en a pas demandé mon avis. L'on ne m'a pas consultée, mais l'on m'y a menée par puissance et ne sais où j'étais, ni ce que je faisais. Je ne faisais point ressentir mes effets ni mes inclinations à cause de la grande puissance qui me dominait. Mais je veux toujours mon intégrité et travaille incessamment à sa perfection.

Il en est tout de même de votre pauvre volonté. Vous êtes dans un temps où elle est ce qu'elle doit être. Mais comme vous voyez des effets tout contraires à ce qu'elle doit connaître, de résistance de sa part, mais toute adhérente et toute portée selon la passion étrangère, vous l'accusez à tort.

Et lorsqu'elle parlera toute seule, au jour de son examen, vous verrez ce qu'elle est et sur ses épreuves ses couronnes.

Or, vous dites très bien que c'est présomption de penser empêcher ces effets, à force de précautions. *L'humilité* à les accepter et porter est l'unique remède. Votre propre expérience vous le fait assez connaître. Et votre ennemi sera bien confus si, sans vous troubler et vous mettre en peine, vous vous faites, en tous événements, aux pieds de votre Seigneur, tout droit, sans vous inquiéter de rien, sinon de vous donner à Lui toute telle que vous êtes, attendant, de Lui, — qui est seul libérateur, — votre délivrance, après tel accroissement de peines et martyre qu'il lui plaira sans doute. Il serait bien honteux et vous bien plus pacifique. Vous voyez comme vous vous en alliez vous mirant vous-même! O ma chère Sœur, que notre ennemi est subtil! Mais vous le surmonterez et dompterez, car Notre-Seigneur vous l'a donné... (1)

*
* *

L'esclavage spirituel
La galère mystique

L'effet de l'esprit de Dieu et sa mission en nous n'est pas de tirer les personnes de leur état. Par exemple, pour les conditions extérieures, le Saint-Esprit, venant en un *esclave*, ne le tire pas de son esclavage, mais il le fait un esclave chrétien. En sorte qu'il ne sert plus par la crainte des coups, mais par un mouvement de conscience qui lui fait faire et porter toutes choses pour Dieu. De même de toutes les autres conditions qui, d'elles-mêmes, ne sont pas mauvaises.

De même aussi (de nos états intérieurs) délaissement, impuissance, captivité. Et qu'est-ce que tout cela, sinon un esclavage intérieur? Vous ne pouvez — par la très

(1) Ce 26 février 1644 (44e lettre).

grande miséricorde que Notre-Seigneur et sa très sainte Mère vous ont faite, vous mettant dans un Ordre si saint — porter la *chaîne* ni en Turquie ni en Barbarie. C'est pourquoi Dieu, qui vous veut sanctifier par cette voie, vous fait (porter intérieurement ce) que votre extérieure condition et sexe ne peut pas faire. Les voies de Dieu sont infinies sur ses élus. Et en tous il y a quelque dissemblance. En quoi, sans doute, paraît beaucoup la grandeur et inénarrable fécondité de Dieu.

Mais quel usage du Saint-Esprit pour cette pauvre esclave ! Car je l'entends déjà qui me dit : « Mes maux s'accroissent toujours. J'ai plus d'infidélité que jamais. Je n'ai qu'horreur et péché et ne porte capacité que de mal sans puissance de m'en relever. » Voilà, sans doute, une lourde chaîne que l'obscurité de cet état, — et les bastonnades des assauts (...) sont beaucoup cuisantes et douloureuses. Le banc et la rame où l'on se voit attaché, sans apparence de liberté que par la mort, est encore un surcroît de supplice épouvantable et du tout inconcevable et inconsolable à la nature. Mais cet esprit adorable de Jésus prenant la place de celui d'Adam, ah ! pauvre esclave malheureux qu'en peu de temps tu deviens heureux! — Quoi! fera dire cet Esprit-Saint à cette âme, « ce calice brise mes veines et m'abat de frayeur. J'ai toujours dit qu'il passe arrière de moi. Mais je joins maintenant avec un esprit tout nouveau et une soumission toute déterminée, sans toutefois sentir autre chose qu'un plus grand abandon. Que votre volonté sainte s'accomplisse et non la mienne ! Je ne vois qu'agonie, je ne vois que souffrances, je n'aperçois que croix (...), qu'épines, que clous, que lances et marteaux. La plus rigoureuse des morts m'est présente et pressante. Je ne sens que l'abandon sans aucun soulas ni d'en haut, ni d'en bas, que fiel et vinaigre. Il n'importe. Mon « *Consummatum est* » sera plutôt de l'accomplissement de l'ordre de Dieu, en soumission, en mon âme, que de la destruction de mon corps; quoique les deux s'accomplissent ensemble. »

Vous ne pouvez souffrir, en votre corps, la cruauté et excessive rigueur des martyres. Il vous en faut pourtant un, pour rédimer vos péchés. Que fait l'ingénieux Esprit d'amour? Il vous travaille en l'esprit. Et quelle est la seule chose qui peut travailler l'esprit, si ce n'est ce qui nous paraît contre Dieu, ce qui sent le péché et la puissance des ténèbres? Autrement, toutes peines sont joies. Car savoir que l'on souffre pour la gloire de Dieu et que l'on est selon Lui, les déshonneurs, les ignominies, les rasoirs, les roues et même l'enfer en temps, sont des délices. La plupart des saints nous en sont autant d'exemples. S'il est donc question de souffrir en esprit, c'est comme porter une espèce d'ire et délaissement en Dieu. Lequel état est insupportable. C'est pourquoi la pauvre âme ne peut trouver aucune assiette de repos. Mais il faut *perdre son âme* pour la trouver.

Perdez-vous en Dieu, quoi qu'il arrive. Donnez-vous à Lui toute telle que vous êtes. Si vous avez connaissance que, comme votre Dieu, il mérite honneur, dites comme le bon Père de Condren : « Quand même, pour mes crimes, je le devrais éternellement blasphémer, c'est ce qui m'oblige à perdre moins de temps, à le louer, puisqu'il m'en reste si peu, peut-être, pour avoir cette grâce. »

Conclusion, chère sœur : *L'abandon à Dieu.* « *Fiat voluntas tua!* » Et s'humilier beaucoup en tout. Porter cela, entre l'espoir et la crainte. Mais consolez-vous, car la marque de votre éternelle liberté, c'est celle de votre présente captivité. Je n'y hésite point. Voilà le petit bâton (...) en votre main.

Soyez donc — avec augmentation à cette venue du Saint-Esprit en vous — une *esclave plus chrétienne*, portant, non à regret, vos fatigues, mais pour Dieu... (1)

(1) A la Mère Élisabeth de la Trinité. Lettre non classée (1644).

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

UN ESSAI DE PÉNÉTRATION POPULAIRE

L'Œuvre des Orphelins-Apprentis d'Auteuil

L'abbé Roussel et sa fondation

En 1866 s'installaient à Auteuil, dans une pauvre bicoque où il pleuvait comme dans la rue, l'abbé Roussel et ses six premiers pensionnaires.

« Ce jour-là, raconte-t-il, 19 mars 1866, ainsi que nous l'avions demandé à saint Joseph, nous commençâmes à nous établir tant bien que mal. Les enfants couchaient avec les couvertures ou matelas que quelques charitables voisins nous apportèrent.

« Les premiers jours on déblayait les cours et le jardin, on entassait les pierres, on nivelait les allées. Trois mois après, en notre chapelle provisoire installée dans une modeste chambre, M. l'abbé d'Hulst vint célébrer la messe pour la première fois. Nous étions alors en tout huit ou dix personnes...

« D'un bout de l'année à l'autre, il fallait vivre dans cette masure humide, avec cette différence que, selon les saisons, l'humidité était ou très froide ou très chaude. L'été, ce logis sans air, évaporant au frais de la nuit toute sa chaleur du jour, s'emplissait de buée comme un cabinet de bains. L'humidité d'hiver valait mieux encore. Le froid tombait avec des scintillements d'étoiles, montait de la terre par les fentes des cloisons et la minceur du plancher; mais on pouvait se blottir dans ses couvertures, ramener ses genoux jusqu'au men-

ton et se réchauffer au bout d'une couple d'heures. Quelquefois toute cette installation primitive se changeait soudain en véritable habitation lacustre. Quand grondait la foudre, quand brillaient les éclairs, quand tombaient les rafales, il fallait dormir avec un parapluie ouvert sur son chevet; et quand l'hiver gelait toutes les vitres, force était de procéder aux matinales toilettes avec la neige s'étalant aux fenêtres ou ramassée dans l'enclos voisin ! »

« Comment ne pas admirer, — s'écriait un jour M. Robert de Flers au cours d'une conférence qu'il fit à la salle Gaveau, — l'œuvre que fonda l'abbé Roussel ? Comment ne pas aimer ce qu'elle révèle dès l'origine de hardi, de hasardeux, de téméraire ? Elle manifeste, outre la clairvoyante bonté d'une entreprise de bien, l'émouvante beauté d'un sauvetage où avant toute réflexion il faut décider, agir, risquer. Quelle plus belle illustration donner à cet hommage que le fait, le petit fait, anecdotique en apparence, mais qui devait avoir de si grandes conséquences, qui survint un soir d'hiver de 1865 ? Ce soir-là, l'abbé Roussel aperçut un enfant qui fouillait dans un tas d'ordures. Il l'interroge : « Que fais-tu là ? » L'enfant répond : « Je cherche de quoi manger. » Aussitôt l'abbé lui dit : « Viens avec moi. » Il le prend par la main, l'emmène, le fait dîner et le couche. L'Œuvre d'Auteuil était fondée. Le lendemain, mis en goût par la chance de la veille, l'abbé Roussel se remettait en route et ramenait un autre vagabond. Huit jours plus tard, six enfants encombraient sa chambre. Il les vêtissait, les nourrissait tant bien que mal. Sa merveilleuse charité, qui s'était faite un peu bohémienne pour recueillir tous ces petits bohémiens, se fit mendiante pour assurer leur subsistance. Mais elle ne s'arrêta pas là. Elle voulut mettre ses protégés dans leurs meubles. L'abbé avait découvert une villa abandonnée à Auteuil et il songea aussitôt : « Je deviendrai propriétaire. » La villa, à vrai dire, n'était qu'une masure en ruines, l'abbé pensa : « Je deviendrai « architecte. »

« L'on pouvait, à la rigueur, loger dans cette sorte de baraque, mais la pluie et le vent y pénétraient sans façon, car tous les carreaux étaient cassés, et l'abbé décida : « Commen- « çons d'abord par être vitrier. » Aussi bien l'abbé Roussel avait-il de la verve, du mouvement, un entrain prodigieux. Il savait demander. Il savait même exiger, ayant mis tout

son amour-propre de côté. Il tendait la main et ne la refermait que lorsqu'on l'avait remplie.

« Que d'autres s'arrêtent à des susceptibilités d'accueil et à des hésitations de bon ton, c'est leur affaire; ce n'était point celle de l'abbé Roussel. Voyez-vous un sauveteur — car je tiens à ma comparaison du sauvetage — voyez-vous un sauveteur qui, apercevant à huit heures du soir quelqu'un qui se noie, se dirait : « L'eau doit être bien froide, j'irai à « son secours demain entre midi et deux heures. » L'abbé Roussel ne différait point, n'atermoyait point quand un enfant malheureux passait à sa portée.

« L'œuvre se développe, s'adjoint des ateliers d'apprentissage de cordonniers, d'imprimeurs, de serruriers, de mouleurs, de tailleurs. Mais, pour subvenir aux frais d'une pareille organisation, que de dépenses ! Comment boucler un si lourd budget ? L'abbé Roussel ne pouvait pas songer à appeler deux décimes supplémentaires. Il fallait être imprudent; il le fut. Il fallait faire des dettes; il en fit. Il fallait engager sa signature; il l'engagea. Il tira des traites sur la bonté universelle des hommes, et c'est à quoi il dut d'avoir quelques ennuis. Mais qu'importe ! Il n'y avait pas de préoccupations, de soucis, d'angoisses même, qu'il ne fût prêt à accepter, puisqu'il s'agissait de rendre à la santé morale et physique ceux que guettaient la misère et le mal. Cet infatigable apostolat avait fini par remuer l'opinion. En 1878, l'Académie française accordait à l'Œuvre d'Auteuil le prix Montyon de 2.500 francs — à peu près le double d'un traitement d'académicien. Peu d'argent, mais beaucoup d'honneur. Hélas ! on ne paie pas ses créanciers avec de l'honneur, et dans le même temps où il recevait cette récompense, l'abbé Roussel avait assumé un passif de 200.000 francs. J'ai quelque orgueil et quelque joie à dire que c'est le *Figaro* qui les lui fournit. On vint avertir son directeur, M. de Villemessant, de la situation désespérée où se trouvait l'abbé Roussel. « Cette œuvre est belle, déclara notre fondateur; les « dettes ça me connaît, je vais m'en occuper. » Une souscription fut ouverte. A la fin de la semaine elle était close sur un total de 330.000 francs. »

*
* *

Cette page de l'éminent académicien nous aura aidés à

présenter aux lecteurs de *La Vie Spirituelle* l'Œuvre de la Première Communion et des Orphelins-Apprentis d'Auteuil. Car l'Œuvre de l'abbé Roussel dès l'origine eut un double but :

1° Préparer à la Première Communion les petits gamins des rues et de la banlieue de Paris, et leur donner une bonne formation religieuse.

2° Recueillir les orphelins et abandonnés et en faire de bons chrétiens, de bons Français, de bons ouvriers (1).

Disons maintenant quelques mots sur la vie religieuse de l'Œuvre d'Auteuil elle-même.

L'Œuvre de la Première Communion

L'admission des enfants — âgés en moyenne de 13 à 16 ans — a lieu quatre fois l'an, au début de chaque trimestre. Le séjour y est d'environ dix semaines. Le nombre d'enfants admis est en moyenne de cinquante à chaque entrée, ce qui donne un total d'environ 200 premières communions par an. L'admission est gratuite.

Le recrutement de ces garçons est assuré par des Sœurs de

(1) A ce jour, 14.500 garçons ont fait à Auteuil leur Première Communion, et le total des Orphelins ou enfants abandonnés ayant bénéficié d'un séjour plus ou moins prolongé chez nous s'élève à environ 25.000.

Ajoutons qu'à ces deux œuvres sont venus s'adjoindre :

En 1929, l'Orphelinat Saint-Charles du Vésinet, annexe de l'Orphelinat d'Auteuil, où 65 petits, de 7 à 12 ans, sont recueillis, élevés et instruits par les Sœurs de Saint-Charles de Nancy.

En 1930, le préventorium de La Motte-Grenet, près La Rochelle, où, en permanence, une douzaine d'Orphelins-Apprentis se reposent et réparent leurs forces par un séjour de trois mois au grand air.

En 1932, l'Orphelinat Saint-Michel en Préziac (Morbihan), où déjà 350 garçons de 10 à 17 ans, venus en majorité de Paris et de la banlieue, suivent les classes ou apprennent des métiers (12 ateliers). Nous comptons y développer les métiers de la terre : culture, jardinage, élevage, charronnage, mécanique, forge, etc... Le nombre des orphelins qui peuvent y être admis est de 500, et ce chiffre sera bientôt atteint.

Charité, par des Confrères de Saint-Vincent-de-Paul, par des Assistantes Sociales, par des vicaires de paroisses, etc. Inutile de dire que ce n'est pas l'élite intellectuelle qui nous arrive : nos pauvres gamins sont souvent les fortes têtes des patronages, les laissés-pour-compte, les « culots », les *minus habentes* des catéchismes ! Sans compter ceux qui, ayant été ramassés dans la rue, nous sont amenés tout bonnement, tels quels, sans papiers, sans certificats d'aucune sorte.

En moyenne nous avons de 20 à 30 pour cent d'illettrés parmi nos garçons de la Première Communion. C'est une proportion évidemment humiliante pour Paris. Mais il faut reconnaître aussi que l'Œuvre de la Première Communion a été créée pour ces garçons-là, dont un catéchisme de paroisse régulièrement organisé ne peut pas s'occuper sérieusement, et qui, sans des œuvres comme la nôtre, risqueraient de s'en aller dans la vie sans aucune notion religieuse. A ces illettrés, nous inculquons le catéchisme surtout par l'image : tableaux en couleurs de la Bonne Presse, projections lumineuses illustrant l'Histoire Sainte et l'Évangile, livres d'images, explications, chants, répétitions, etc... Par tous ces moyens nous leur faisons entrer dans la tête les vérités indispensables.

Est-ce à dire que nous parvenions à des résultats étonnants ?

Dans l'ensemble, nos illettrés, au bout de deux mois, ont une idée nette et précise des vérités à croire, des devoirs à pratiquer, des sacrements à fréquenter. Il est, bien entendu, quelques irréductibles dont la mémoire rebelle ne retiendra presque rien, mais ces exceptions n'empêchent pas notre ministère de produire de bons fruits.

Du reste l'autre partie — les 70 ou 80 pour 100 qui savent lire convenablement — profite fort bien de notre enseignement, qui est intensif : cinq heures par jour d'instruction religieuse pendant dix semaines de six jours, soit 300 heures, pendant lesquelles, de mille façons — interrogations, explications, leçons, projections, images, conférences, exercices de piété, messes, chant des cantiques, etc... —, la doctrine pénètre ces jeunes intelligences et la grâce travaille ces jeunes volontés.

Ces deux mois et demi consacrés à la préparation de la Première Communion sont, somme toute, une longue retraite, uniquement orientée vers les pensées religieuses. Ni

classes, ni études, ni occupations étrangères — sauf l'épluchage des pommes de terre, une heure chaque matin, tâche de tous temps réservée aux « gars de la Commode » — c'est ainsi que les Orphelins d'Auteuil appellent nos enfants de la Communion.

A partir de la 3e semaine commencent les confessions. Pour presque tous c'est la première confession de leur vie. Après cela, tous les dix jours, réception du sacrement de pénitence. Et désormais c'est visiblement un changement sérieux dans la conduite, un progrès considérable dans la piété.

*
* *

Telles sont, dans leurs grandes lignes, nos méthodes pour évangéliser ces chers gamins. Je l'ai dit et j'y insiste, notre tâche est considérablement augmentée du fait de l'ignorance quasi totale du quart de nos enfants, et de la débilité intellectuelle du reste. Mais, tels quels, « *nos petits sont mignons, beaux, bien faits et gentils sur tous leurs compagnons* », et il n'est rien de touchant comme leurs manifestations spontanées de piété. Qu'on nous permette d'en citer ici quelques témoignages.

Voici d'abord quelques extraits de ces « lettres au Bon Jésus » qu'il est d'usage, à Auteuil, de faire écrire à nos petits retraitants, la veille de leur Première Communion. Lettres tout entières de leur cru, inutile de le dire :

Mon Dieu,

Je sens que vous m'appelez dans votre ciel... Si je n'avais pas été ici Je serais peut-être pas un homme honnête. Je ne saurais pas m'orienter dans la vie, je serais surement un vaurien un voyou des rues, et bien non si je suis ici c'est à vous que je le dois. Votre Créature qui pensera toujours à vous.

*
* *

Cher Sauveur du monde,

Je vous écrit cette lettre pour vous dire qu'à la veille d'un si beau jour, je ne puis croire mon bonheur. Je vous remercie donc de m'avoir amené à Auteuil, et de m'avoir accordé tant de grâces. Bénissez, Seigneur, mon voyage en Belgique pour être Frère, et pour être votre ministre et représentant sur la terre.

*
* *

Voici maintenant quelques résolutions prises à la veille du départ. Nous leur faisons faire un devoir écrit où ils doivent répondre à la question suivante :

— *Que ferez-vous, à votre sortie d'Auteuil et toute votre vie, pour rester fidèle à Dieu et mériter le ciel après votre mort ?*

Entre quelques centaines, voici quelques-uns de ces devoirs :

En rentrant dans cette chère maison, je ne savais pas ce qu'était la religion, je ne comprenais pas, je me disais que tout ces bafouillages, ce sont les curés qui ont inventé ça pour nous le faire rentrer dans la tête. Eh bien Non ! maintenant que je comprend, maintenant que je suis à quelques jours de ma première communion et que je vais recevoir le bon Dieu dans mon cœur pour la première fois, je sais que tous ces bafouillages sont la vérité même, enseigne par la bouche même de notre seigneur. Je garderais toujours dans ma tête cette belle œuvre, j'observerais les commandements de Dieu et de l'église, j'irai à la messe. Je communierais le plus souvent possible, je pratiquerais la religion, je ferais connaître Dieu à mes voisins qui ne connaitrons pas. Et je ferais tout ceci pour gagner le ciel et éviter l'enfer avec les démons.

*
* *

Après ma sorti de sette cher méson d'Auteuille je partirai aux coloni si le Meusieur qui sen occupe réussit. La bas je ferais tout mon possible pour vivre crétiénement et pour édé les missionères de tout mon cœur. J'oré bien voulus alé préché l'évanchile, mes mon instruxion men empéche, mes avec plésire japrendrais la parole de Dieu aux autres comme on me la apris à moi même.

*
* *

Après ma sortie et pendant toute ma vie, je travaillerai mieux encore qu'avant, j'aiderai ma mère comme dieu le dit dans un de ses commandement, j'irai à la messe tout les dimanches *et si ma mère veut me garder je me sauverais a la messe et tant pis si ma mère me gronderas, j'aurais fait mon devoir de chrétien,* je communierais tout les dimanches ou au moins tous les 15 jours, je me confesserais souvent et surtout aussitôt que j'aurais fait un péché

mortel, j'observerais bien les commandements de Dieu et de l'Eglise je ne ferais plus de tort a mon prochain et plus tard quand ma mère sera vieille et quand elle ne pourra plus travailler moi je travaillerai de toutes mes forces pour lui assuré le bien être et pour qu'elle ne manque de rien.

*
* *

Leur première communion faite, il nous faut, hélas ! nous séparer de nos enfants. Quelques-uns, — 5 ou 6, tous orphelins — peuvent être gardés chez nous comme Apprentis. Bien d'autres demandent à rester; et il nous faut les renvoyer, le cœur navré, mais impuissant.

Nous les orientons vers leur paroisse, vers leur patronage, vers une œuvre de jeunesse capable d'assurer leur persévérance, J.O.C., Scouts, etc. Beaucoup, de fait, restent bons et honnêtes chrétiens. D'autres, repris par leur triste milieu familial, ont plus de peine à rester fidèles. Mais c'est un fait avéré qu'à l'époque de leur mariage, la plupart d'entre eux s'approchent des sacrements : la quantité de demandes de certificats de Première Communion qui nous parvient chaque année de nos anciens Communiants nous en est la meilleure preuve.

L'Œuvre des Orphelins-Apprentis

Le but de cet article n'étant pas d'expliquer le fonctionnement de notre Œuvre, nous passons tout de suite à la formation religieuse de nos enfants, après avoir fourni les indications essentielles.

Admis vers l'âge de 13 ou 14 ans, nos garçons — tous orphelins ou abandonnés — passent en principe ici quatre ans pendant lesquels on leur enseigne un métier. Ces métiers sont les suivants : imprimerie, clicherie, brochure, monotypie, typographie, lithographie, imposition, reliure, dorure, cordonnerie, menuiserie, mécanique, serrurerie, électricité, plomberie, moulage, construction d'appareils de T.S.F., cuisine. Pendant les trois premières années une pension de 60 francs par mois est demandée; après la troisième année, aucune pension.

Pendant la durée de l'apprentissage une banque — ou

réserve — est constituée au nom de chaque garçon, banque qui s'élèvera parfois à 1500 ou 2000 francs, et qu'il touchera à sa sortie, le jour de ses dix-huit ans.

La formation religieuse des Apprentis est assurée par deux Aumôniers. Avec le R. P. Brottier, directeur de l'Œuvre d'Auteuil, cela fait donc en tout trois prêtres chargés de sa prospérité spirituelle.

Le nombre de nos collaborateurs non-prêtres est relativement considérable. Il y a d'abord dix Religieuses, chargées des services de l'infirmerie, de la sacristie, de la lingerie, de la buanderie. Viennent ensuite les membres de notre personnel sédentaire, à demeure dans la Maison : administrateur, économe, surveillants, cuisiniers, domestiques; et notre personnel ouvrier : ingénieurs, chefs d'ateliers, contremaîtres, comptables, ouvriers. Cela fait un total d'environ cent personnes, hommes et femmes, dont l'influence sur les enfants se fait évidemment sentir.

L'idéal eût été, bien entendu, ainsi que dans les abbayes du Moyen-Age, que tout notre personnel fût religieux, depuis le plus modeste des servants de table jusqu'au plus important des chefs d'ateliers. C'est là chose irréalisable; il est, par conséquent, inutile de nous attarder à une hypothèse dont la possibilité n'est même pas à envisager.

Tel quel, du reste, et composé en grande partie d'anciens Apprentis d'Auteuil mariés et pères de famille, notre personnel constitue un groupement homogène, d'un excellent esprit, consciencieux, honnête, sérieux, d'une moralité parfaite. Quand on sait à quels effroyables périls, religieux et moraux, sont exposés, dans nos usines modernes, les pauvres apprentis, on se rendra compte du bienfait inestimable que constitue pour nos enfants un atelier chrétien.

Nos garçons assistent chaque matin à la messe; puis, après le dîner, reviennent à la chapelle réciter leur prière du soir. Ils ont en outre, par groupes, chaque semaine, une heure d'instruction religieuse. La fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie est laissée à leur discrétion. Cependant, chaque semaine, une bonne moitié des Apprentis, et chaque mois, la plupart d'entre eux, s'approchent de la Sainte Table. En général, une foi droite, une piété simple, un respect sincère des choses de Dieu, une grande attention

aux prédications qui leur sont faites, sont les caractéristiques de leur esprit religieux.

Un fort groupement de J.O.C. vient en outre contribuer à renforcer cet esprit. Nos Jocistes, au nombre de cent vingt, forment un noyau d'apôtres dévoués. Deux cercles d'études jocistes ont lieu chaque semaine, un pour les grands, un autre pour les plus jeunes, pendant lesquels un camarade présente un « rapport » qui est discuté ensuite par tous les assistants. Questions religieuses, sociales, professionnelles, y sont traitées du mieux que l'on peut, sous le contrôle de M. l'Aumônier. Le bureau jociste, constitué par six de nos plus grands apprentis, dirige en outre plusieurs œuvres organisées par nos enfants, et qui fonctionnent à la satisfaction de tous : la caisse de secours aux Apprentis malades dans les hôpitaux de Paris ; la caisse de prévoyance, sorte de caisse d'épargne dirigée par le Comité Central Jociste; enfin, l'œuvre des Bons Journaux qui vend et fait circuler parmi notre jeunesse la bonne presse, les bons livres, les bonnes revues.

Des volontaires vont en outre, chaque dimanche, vendre le journal de la Fédération, *la Jeunesse Ouvrière chrétienne*, aux portes des églises de Paris. Peu à peu, nos garçons ont augmenté leur chiffre de vente, et ils se classent actuellement, avec leurs 1000 exemplaires placés, parmi les sections jocistes les plus actives de France.

*
* *

A ces moyens d'apostolat direct employés parmi nos garçons, il convient d'ajouter le cinéma, dont l'influence sur le peuple est, à l'heure actuelle, si considérable. Depuis huit ans, l'Œuvre d'Auteuil possède un cinéma public dont la clientèle grandit sans cesse. En 1924 nous y donnions une séance par semaine, en 1933 nous en donnons dix. Plus de 500.000 spectateurs ont déjà défilé devant notre écran, qui, depuis un an, est devenu sonore et parlant, et contrebalance avec une certaine efficacité l'influence mauvaise de tant d'autres cinémas de Paris. Il n'est pas téméraire de penser que la projection de films tels que le *Roi des Rois*, *la Vie Miraculeuse de Thérèse Martin*, *la Vie Merveilleuse de Jeanne d'Arc*, *A travers l'Afrique Équatoriale* (Missions des Pères du Saint-Esprit), *la Sœur Blanche*, *Saint François d'Assise*, *Fabiola*,

Quo vadis, *Jérusalem délivrée*, etc..., n'a pas été sans faire sur nos enfants la plus heureuse impression (1).

*
* *

A côté de tous ces moyens employés à l'Œuvre d'Auteuil pour élever le niveau moral et religieux de nos chers Apprentis, il n'est pas inutile de dire un mot sur les obstacles rencontrés dans notre tâche. Ces obstacles sont considérables et ont des origines diverses : l'ambiance générale actuelle ; la mentalité du monde du travail, si peu favorable dans son ensemble à tout ce qui est religieux (le peuple de France, hélas ! est loin d'être « calotin ») ; l'influence de l'école laïque, par laquelle presque tous nos enfants ont passé, et qui a laissé sur leur intelligence l'empreinte de sa « neutralité » malveillante ; l'influence de la famille pour qui, très souvent, la question religieuse n'a aucune espèce d'intérêt et qui impose tout naturellement à l'enfant sa manière de voir : nous avons connu des Apprentis qui eussent été portés à une vie chrétienne profonde et intense, et qui en ont été violemment détournés par un père, un frère, un oncle anticlérical...

Le monde ouvrier moderne échappe aux trois quarts à l'influence de l'idée religieuse. L'effort de notre Clergé et de nos Religieux dans leurs collèges et universités catholiques a porté principalement — j'allais dire exclusivement — sur

(1) Ajoutons que nous avons tenu à entrer pour notre part dans le bon combat pour l'assainissement du cinéma parlant en France. C'est un fait excessivement triste à constater : les 90 pour 100 de la production actuelle du cinéma parlant sont « injouables » devant le public catholique. Situations scabreuses, conversations équivoques, impiétés formelles, étalages de nudités, sensualisme, pornographie... Voilà ce qu'on est à peu près sûr de trouver sur n'importe quel écran de nos cinémas publics. *Que font les catholiques?... Bien peu de chose. Leur influence sur la production actuelle française — parlante et sonore — est NULLE : voilà une vérité dont on ne sera jamais assez convaincu.* Nous avons une Presse catholique, des Revues catholiques, des Écoles, des Collèges, des Universités catholiques... Nous avons un cinéma muet convenable, et même catholique jusqu'à un certain point. Mais nous n'avons pas de cinéma parlant convenable. L'influence catholique dans ce domaine est NULLE. Il faut le dire. Allons-nous voir durer cet état de choses? S'est-on rendu assez compte, dans le clergé, de la gravité de la situation?...

l'éducation des enfants de la classe bourgeoise et de la noblesse. Qui s'est occupé des enfants des ouvriers ? Il y avait autrefois les Frères. Il y a les Patronages. Mais qu'elle est peu de chose, souvent, l'action du Patronage, aussi bien en profondeur qu'en étendue, aussi bien au point de vue qualitatif qu'au point de vue quantitatif ! Il faut bien le reconnaître : l'immense majorité des garçons du peuple, en France, reçoit sa formation intellectuelle et morale des mains de nos instituteurs... en majorité socialistes, pour ne pas dire « communistes », en majorité indifférents, pour ne pas dire hostiles à toute idée religieuse.

C'est dans ce milieu de gamins du peuple — fils d'ouvriers, enfants abandonnés, enfants de l'Assistance — que nous travaillons à Auteuil. Ceux qui l'ont expérimenté voudront bien reconnaître avec nous que ce n'est pas là un terrain où le bon grain germe tout seul. Dès lors, il ne faut pas s'étonner si la récolte n'est pas des plus fructueuses.

Malgré cela, les résultats acquis, le bien immense constaté parmi ceux qui sont sortis de chez nous — aussi bien parmi nos anciens Communiants que parmi nos anciens Apprentis; — tout ce qui s'est accompli dans le domaine intime des âmes depuis 66 ans que l'Œuvre existe ; ces 14.500 premières Communions saintement faites à Auteuil ; ces 20.000 orphelins secourus; et, comme sceau et preuve de tout cela, les milliers de grâces, de faveurs, de miracles même, obtenus du ciel par la prière des Orphelins... tout cela prouve tout de même que l'Œuvre de l'abbé Roussel a été et est encore bénie de Dieu, puisque, en dépit de la crise économique actuelle, le Ciel se donne tant de peine (qu'on nous pardonne cette image) pour la faire grandir et prospérer.

Y. Pichon,
Aumônier à l'Œuvre d'Auteuil.

Le mouvement de la vie spirituelle

Les directives spirituelles de l'Église [1]

« Tous frères dans le même sang »

Le grand bienfait spirituel que nous devons attendre de l'Année Sainte, le Pape l'a clairement défini dans son discours d'avril dernier aux pèlerins de l'« Association Notre-Dame du Salut » (2) :

Un grand bien se fera ainsi dans les âmes, parmi les peuples, tous bénéficiers de la Rédemption de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Voici donc une excellente occasion pour se rapprocher, pour s'entendre, pour se retrouver, pour prier ensemble et tourner toute son attention vers le sacrifice du Calvaire, vers ce sang d'un Dieu fait homme. En présence d'une telle Rédemption, d'un tel sacrifice, nous devons nous sentir tous frères et sœurs dans le même sang, dans la même vie, dans la même mort.

Le Souverain Pontife revenait sur cette grande pensée dans

(1) En tête de cette rubrique nous transcrirons désormais les paroles du Souverain Pontife et, à l'occasion, des Évêques qui nous expriment, d'une manière si actuelle et si sûre, les directions spirituelles de l'Église.

(2) Ce discours a été prononcé en français le 17 avril et publié dans l'*Osservatore Romano* du 19 avril 1933. La *Documentation Catholique* du 6 mai le reproduit également.

son discours du 25 mai, devant les pèlerins de « La France du travail » et « Les Amis de Rome » :

On a dit, avec vérité, qu'il fallait au monde quelque chose qui fût capable d'élever les esprits et les âmes, afin de venir en aide à cette crise mondiale, qui n'est pas seulement financière, mais qui est aussi une grande crise des esprits, des intelligences et des cœurs. Il fallait donc appeler l'humanité entière à Dieu, pour l'élever à quelque chose de plus consolant que ce que présente la terre. Oui, Nous espérons vraiment que, même à ce point de vue, cette Année Sainte ne sera pas sans grande utilité. Nous pouvons déjà constater son utilité pour élever, *séréniser* les esprits, pour l'apaisement et la tranquillisation générale : [...] déjà Nous avons vu venir, de toutes les parties du monde, y compris les plus éloignées, des milliers d'hommes et de femmes, de chrétiens fraternellement unis, même s'ils ne s'entendaient pas auparavant, pour écouter ici les mêmes paroles paternelles, pour prier la même prière...

C'est déjà un grand motif de l'Année Sainte, celui d'appeler le monde entier, l'humanité, à se recueillir un instant, à méditer un peu plus profondément, après dix-neuf siècles, les bienfaits de la Rédemption, à penser que Quelqu'un (et qui donc !) est mort pour nous, s'est sacrifié pour nous, à méditer la Rédemption pour remercier le divin Rédempteur, qui a donné sa vie, son sang, tout son sang..., et surtout — c'est là le principal — à profiter de ce grand bienfait, à en faire profiter les âmes et toute l'humanité. Aussi l'avions-nous mis en tête de nos désirs (1).

Bienfait et nécessité de l'Autorité spirituelle

Dans son Encyclique Dilectissima Nobis, *sur l'injuste condition faite au Catholicisme en Espagne, S. S. Pie XI, pour venger les droits de l'autorité spirituelle, méconnue par les récentes lois espagnoles, en rappelle la nécessité et les bienfaits : cette autorité continue sur terre celle du Christ ; elle n'est donc nulle part « étrangère » ; loin d'être en conflit*

(1) *Osservatore Romano,* 14 mai 1933.

avec l'autorité civile, elle inspire aux fidèles le respect qu'on lui doit ; sans elle « les brebis iraient à leur perte ».

On n'a pas osé, il est vrai, nommer explicitement la personne du Pontife Romain. Cependant, de fait, on a défini « autorité étrangère à la nation espagnole » l'autorité du Vicaire de Jésus-Christ ; comme si l'autorité du Pontife Romain, qui lui fut confiée par Jésus-Christ lui-même, pouvait se dire étrangère à n'importe quelle partie du monde; comme si la reconnaissance de l'autorité divine de Jésus-Christ pouvait empêcher ou diminuer la reconnaissance des autorités humaines légitimes ; ou comme si le pouvoir spirituel surnaturel était en conflit avec celui de l'État, conflit qui ne peut exister sinon en raison de la malice de ceux qui le désirent ou le veulent parce qu'ils savent que, sans le Pasteur, les brebis iraient à leur perte et deviendraient plus facilement la proie des faux bergers (1).

L'éducation chrétienne fruit du sang divin

Le 21 avril, le Pape recevait en audience publique les pèlerins de l'Alliance des Maisons d'Éducation chrétienne et de la Fédération nationale des Amicales des Anciens Élèves d'Écoles Libres. Il exalta les « causes » auxquelles se dévouent les membres de l'Enseignement chrétien. En est-il « de plus intéressantes », de « plus nobles » ? Il suffit de voir, pour le comprendre, quels liens rattachent l'enseignement à l'œuvre de la Rédemption :

La Rédemption est une œuvre d'enseignement. Ce Rédempteur dont nous rappelons l'œuvre divine et humaine, s'est présenté dès le début comme le Maître : *Rabbi.* Il a montré une certaine ambition divine à se prévaloir de ce titre; Il dit un jour à ses apôtres : Vous m'appelez Maître, je le suis : *Bene dicitis, sum etenim.* Et, en effet, que fut sa vie publique, sinon une œuvre d'enseignement ? Et sa vie cachée fut un autre enseignement ; l'enseignement par le silence, le plus solennel et le plus difficilement compris, l'enseignement de la vie cachée, de la sujétion, de la discipline, de l'o-

(1) Texte publié par *La Vie Catholique* du 16 juin 1933.

béissance de toute la vie. Enseignement si indispensable à rappeler après dix-neuf siècles, alors que le monde a tant besoin de revenir à ses grandes règles de discipline et d'assujétissement à l'autorité, dans les différents ordres sociaux, pour le salut de notre société elle-même.

Quand Il envoie ses apôtres porter les fruits de l'œuvre rédemptrice, Il leur dit : *Euntes, docete.* C'est le mot d'ordre aussi que vous donnent la famille, la société, l'Église : enseignez ce que je vous ai enseigné. Vous êtes par là les instruments de la Rédemption. C'est dire combien vous appréciez cette mission que l'Église vous a donnée, en dilatant le règne du Christ sur les âmes, en les éclairant par la foi, les vivifiant par la charité, les surnaturalisant par la grâce.

[...] C'est vous dire que j'entends proclamer à la face de tout l'enseignement catholique [...] le prix infini de ce trésor qu'est celui d'une éducation complètement chrétienne, découlant de la croix et du sang divin. C'est l'évidence, parce qu'une éducation chrétienne comme vous la recevez, comme vous la donnez, est non seulement un fruit du sang divin, mais le résumé, la plus complète et la plus parfaite synthèse de toute cette œuvre de Rédemption qui nous donne la plénitude de la vie : *ut vitam habeant, et abundantius habeant* (1).

Devant les trois mille élèves des Écoles chrétiennes, le Saint-Père exaltait à nouveau, en mai dernier, l'incomparable bienfait de l'éducation chrétienne. « Dans ce bienfait tout est compris, tout ce qu'il y a de plus précieux dans la vie chrétienne », une « plus large connaissance de la foi », « l'exercice de la piété chrétienne », « l'exemple continuel » de toutes les vertus, enfin « tout ce qui est profitable à la vie chrétienne ». On voit combien la formation religieuse, dans l'intention de l'Église, doit occuper la première place dans l'éducation chrétienne : elle seule en fait tout le prix. Et le Pape achevait sur ces mots :

Qu'est donc cette éducation que vous recevez ? Quel est donc ce trésor dont vous recueillez chaque jour, à toute heure, quelque chose ?... Évidemment c'est un des fruits les plus

(1) *Osservatore Romano* du 23 avril 1933.

précieux, les plus parfaits et les plus mûrs de la Rédemption, une magnifique utilisation du sang du Christ (1).

La mission spirituelle des journalistes catholiques

Le pèlerinage des journalistes catholiques donnait au Saint-Père, le 6 juin dernier, l'occasion de leur rappeler leur rôle de premier plan dans l'action catholique :

Les journalistes catholiques savent... que leur travail est vaste comme l'Église catholique elle-même, qu'il est donc vaste comme le monde. Ils ne sont pas seulement les porte-voix ou les coefficients de l'opinion publique, ce sont les trésors de la vie chrétienne qu'ils insèrent dans la vie individuelle, domestique, sociale, publique. Ils impriment leur marque de journalistes catholiques sur toutes les parties du journal [...], sans en exclure la « quatrième page ». Ils apposent partout le sceau du Christ, la couleur — pour ainsi parler — de son sang divin, auquel nous devons tout ce qui entre dans la dénomination de la vie chrétienne.

Les journalistes catholiques sont, de la sorte, les porte-voix de l'Église elle-même, de la hiérarchie et de ses enseignements [...].

La presse catholique n'appartient pas à l'Église enseignante [...]. Elle n'en est pas moins appelée à diffuser tout ce qu'enseigne l'Église enseignante, maîtresse des nations [...] (2).

Éloge de la vie humble et simple

Le 31 mai dernier, un grand pas vers la Canonisation de la Bse Bernadette Soubirous : lecture solennelle du Décret approuvant les miracles. Le Saint-Père, à cette occasion, rappelle au monde le prix de la vie humble et simple : c'est la leçon que la Bse Bernadette nous donne.

En vérité Dieu voit le grand besoin de rappeler cette leçon

(1) *Osservatore Romano* du 18 mai 1933.

(2) *Osservatore Romano* du 9 juin 1933. Texte traduit et reproduit dans *La Croix* du 11-12 juin 1933.

au monde. Ce besoin se manifeste de toute évidence dans les formes mêmes les plus caractéristiques de la vie actuelle, dans cet affairement inquiet qui distend notre vie au dehors, dans le bruit et parmi des splendeurs — solides parfois —, mais vaines souvent et de pure apparence [...].

A l'encontre de cette agitation dissipante :

Qu'ils sont grands les privilèges d'une telle vie, qui fut toujours cachée, et dans le cloître et durant la période même de ses merveilleuses visions — alors que Bernadette n'était — et dans toute la force des termes — qu'une *petite* et *pauvre* enfant; une fillette dont le monde ne faisait aucun cas, chose de rien, ignorée ! C'est donc elle, cette humble créature, qui devait être l'élue de la Mère de Dieu, puisque s'avéraient en elle, au degré le plus haut, les conditions essentielles de la prédilection divine (1).

*
* *

De la vie d'oraison dans le monde

La réédition d'un précieux « petit livre » (2) nous permet d'aborder un sujet qui préoccupe certains de nos amis. Peut-on s'adonner à la vie d'oraison dans le monde ?

On le peut à condition de le vouloir absolument. Mais cette

(1) *Osservatore Romano* du 2 juin 1933.

(2) *De la vie d'oraison*, par Jacques et Raïssa Maritain. Nouvelle édition, revue et augmentée, *A l'Art Catholique*, 6, place Saint-Sulpice, Paris. Une première édition, hors commerce et à tirage restreint, en avait été donnée en 1922 à Saint-Maurice-d'Agaune. Cet ouvrage avait ensuite paru sans nom d'auteur, en 1925, à l'Art Catholique. Est-il besoin de louer le goût parfait que M. Louis Rouart met dans la présentation de ses livres ? Peu d'éditeurs connaissent comme lui l'art délicat de la mise en pages.

volonté dépend d'une conviction fondamentale, et pour créer cette conviction, pour exciter cet amour, nos auteurs ont écrit cet ouvrage qui est, à n'en pas douter, le fruit d'une expérience personnelle autant que d'une étude approfondie des écrivains spirituels. Par quelques citations opportunes mieux que par une sèche analyse, — et pour le grand bien qu'on peut en tirer, — nous voudrions faire connaître cet opuscule qui résume lumineusement une grande doctrine et peut convenir, non seulement « aux personnes vivant dans le monde et s'adonnant aux travaux de l'intelligence », auxquelles il est destiné, mais aussi aux âmes intérieures qui veulent simplifier leur voie et parvenir vraiment à l'union divine au milieu de leurs travaux.

Harmonie de la vie intellectuelle et de la vie d'oraison

On a voulu d'abord montrer l'harmonie de la vie intellectuelle et de la vie d'oraison. Un conflit serait-il donc possible entre l'amour de l'étude et l'amour de Dieu ? On connaît le mot de l'*Imitation*, dont il serait facile d'ailleurs d'abuser : « A quoi vous servent les hautes discussions sur la Trinité, si vous venez à manquer d'humilité et à déplaire ainsi à la Trinité ? » Un tel désaccord ne pourrait naître que d'un désordre de l'âme, et ne saurait venir de la nature des choses : la vie intellectuelle et la vie d'oraison, bien menées, doivent au contraire se soutenir et se compléter. « L'intelligence elle-même ne peut développer ses plus hautes virtualités que si elle est protégée et fortifiée par la paix que donne l'oraison. Plus une âme s'approche de Dieu par l'amour, plus simple devient le regard de l'intelligence et plus lumineuse la vision. » Le bénéfice de la vie intérieure n'est pas moindre, quand elle est nourrie et soutenue par la théologie.

En particulier, la connaissance de la Doctrine Sacrée tend de soi à rendre plus sûre et plus courte la voie spirituelle. Elle épargne une foule d'erreurs, d'illusions et de détours inutiles. Par rapport à la vie purgative, elle a une vertu ascétique pour détacher l'âme des bassesses et des mesquineries de l'amour-propre. Par rapport à la vie illuminative, elle a une vertu purificatrice pour simplifier le regard et le détourner du moi humain vers Dieu seul. Enfin et surtout à l'égard de la vie illuminative, elle enracine l'âme dans la foi et dans la vérité divine, disposition essentiellement prérequise à la vie d'union.

De l'influence prépondérante du Don de Sagesse

Afin de parvenir à la vie d'union, vrai bien de l'âme, il faut « franchir le pas », comme dit le P. Lallemant, « renoncer une bonne fois à tous nos intérêts et à toutes nos satisfactions, à tous nos desseins et à toutes nos volontés, pour ne dépendre plus désormais que du bon plaisir de Dieu » (*Doctrine spirituelle*), et ces derniers mots nous disent assez qu'il faut renoncer uniquement à ces volontés, à ces desseins qui sont mal accordés au bon plaisir divin, et à rien d'autre.

Sur l'amour qui nous livre à ce « bon plaisir » et nous unit à Dieu ultime fin de l'âme, sur la voie des préceptes et des conseils, sur l'obligation pour tout chrétien de tendre à la perfection, en peu de lignes l'essentiel est dit, et puis nous est montré le moyen par excellence d'obtenir cette perfection de la charité — « moyen conjoint à la fin » — et qui est « la divine contemplation, ou l'union à Dieu par une connaissance expérimentale amoureuse, ineffable, que chacun peut souhaiter recevoir de la grâce de Dieu, en particulier par la pratique assidue de l'oraison ».

Vient ici le rôle des Dons. La contemplation, en sa forme parfaite, dépend de ce mode divin d'agir que l'Esprit-Saint communique à l'âme avancée dans la voie du détachement et livrée avec docilité à la conduite du Seigneur. L'Esprit qui scrute toutes choses, et les profondeurs même de Dieu, peut seul élever l'âme à cette Sagesse mystique qui touche au divin « en vertu même du don que Dieu nous fait de Lui et de l'union que l'amour expérimente » (Jean de Saint-Thomas, *Les Dons du Saint-Esprit*, ch. IV, trad. française par Raïssa Maritain). La prépondérance du Don de Sagesse, qui est le plus excellent de tous, et qui est proprement le don de la contemplation, n'est pas toujours manifeste dans la vie contemplative des saints; il doit néanmoins « toujours gouverner de quelque manière, — soit qu'il domine absolument, et attire tout à lui, faisant alors vivre l'âme selon la forme pure et typique des états contemplatifs, soit qu'au moins il répande ses influences supérieures sur toute l'activité de l'âme, et lui donne ainsi une participation plus ou moins élevée de la contemplation mystique » (1).

(1) Ce point est développé dans la note IV *Sur l'appel à la vie mystique et à la contemplation*. Cette note reproduit avec quelques retou-

Comment s'établir dans la vie d'oraison

Pour s'élever à la contemplation des choses divines, il faut avant tout détourner nos regards de la « vanité » : *averte oculos, ne videant vanitatem*, et la pire vanité est celle que nous portons en nous-même :

Il est absolument nécessaire de fuir comme un vice très pernicieux l'esprit réflexe, l'esprit de retour sur soi. C'est un mal particulièrement fréquent chez les modernes, qui ont de naissance le goût des analyses et des curiosités psychologiques... Il faut nous examiner, mais sous le regard de Dieu, et, pour pleurer nos fautes devant Lui, non pour nous donner le plaisir et la vaine sécurité de posséder toutes les mesures de notre être et d'édifier par nous-même notre perfection. C'est ici qu'il convient de dire : *Qui perdra son âme* — qui la remettra entièrement à Dieu — *la sauvera*... Cette absence de retour sur soi, ce désir très pur de Dieu seul, est la condition essentielle de la contemplation.

Qui veut s'établir dans la vie d'oraison doit encore redresser dans son esprit et dans son cœur l'ordre vrai des valeurs et donner à la contemplation le *rôle primordial* qui lui revient : seulement à partir de cette conviction notre vie s'ordonnera pratiquement de telle manière que nos occupations les plus absorbantes n'empêcheront point notre âme de trouver son repos en Dieu. Pour comprendre cette primauté de la contemplation, on nous invite à méditer ce que saint Thomas nous en dit :

La vie contemplative consiste dans une sorte de « loisir », de « repos » et de « liberté d'esprit », où l'homme « brûle de percevoir la beauté de Dieu » et lui « offre son âme en sacrifice », elle a son principe et sa fin dans l'amour, « concerne directement et immédiatement la dilection de Dieu lui-même », « est ordonnée, non pas à une dilection de Dieu quelconque, mais à la parfaite dilection », et constitue en quelque manière un commencement de la béatitude, *quaedam inchoatio beatitudinis, quae hic incipit, ut in futuro continuetur.*

Si la vie contemplative consiste dans une sorte de loisir et

ches et additions un article publié ici même en mars 1923, sous ce titre : « Une question sur la vie mystique et la contemplation. » On n'a pas oublié que cet article fit faire un pas décisif à un problème délicat.

de repos, n'est-ce point en exclure pour toujours les personnes du monde, plongées du matin au soir dans une vie terriblement active ?

Non assurément, à condition de bien entendre ce loisir, qui n'est ni paresse ni inaction, mais avant tout « *une liberté d'esprit* ». Or cette liberté d'esprit peut accompagner tous nos actes, si notre âme d'une part est à Dieu autant qu'elle peut et à son travail comme elle doit.

Il est évident que la vie d'oraison dans le monde, comme dans le cloître d'ailleurs, impose à l'âme une stricte économie du temps. Aucune minute ne doit être livrée à la vanité, à la dissipation, aux bavardages inutiles; nos journées doivent être remplies de nos devoirs, et notre repos lui-même, nos récréations et nos jeux entrent dans cet ordre. Que chaque chose soit faite en son temps, selon sa mesure, pour le bien jugé préférable en ce moment, et *chaque acte peut devenir une lumière pour la contemplation.* « Les devoirs de chaque instant, a écrit fort sagement le P. de Caussade (dans *L'abandon à la Providence divine*), sous leurs obscures apparences recèlent *la vérité du divin vouloir* », « ils sont comme les sacrements du moment présent ». Mais ils ne sont ainsi lumineux qu'au dedans et pour les yeux attentifs à pénétrer leur mystère.

C'est dire que la vie contemplative ne peut trouver sa lumière *actuelle* dans la chaîne ininterrompue de nos devoirs d'état qu'à la faveur d'une lumière *habituelle* préétablie dans l'âme. Cette lumière n'atteint toute son intensité que sous l'influence des Dons et très particulièrement des Dons de Conseil, de Science et d'Intelligence; mais on peut mériter d'une certaine manière cette surabondance de clarté en s'y disposant. L'intensité de la lumière dépend elle-même de la richesse de la grâce que nous trouvons dans la pratique *assidue* et *fidèle* des sacrements, dans une vie liturgique éclairée, « dans un grand abandon de l'âme aux divines influences », dans l'étude aussi fréquente et prolongée que possible de l'Écriture sainte et de la Doctrine sacrée. Mais le choix de ces moyens, qui est à la portée de ceux qui veulent vraiment s'en saisir, impose lui-même un ordre à notre vie, et pour aimer cette discipline, la réaliser et la maintenir quotidiennement, trois choses sont exigées, qui paraissent être les conditions les plus fondamentales de la vie d'oraison dans

le monde : la pureté de cœur, le détachement, l'abandon à la Providence.

La *pureté de cœur*, qui libère l'intelligence et la volonté de l'empreinte des choses créées, est comme une *chasteté* spirituelle; le *détachement*, qui nous fait user de nous-mêmes et des choses « comme n'en usant pas », sans prétendre rien retenir pour nous, est comme une *pauvreté* spirituelle; l'*abandon à la Providence*, qui nous fait jeter en Dieu toute notre sollicitude, et qui nous livre à son bon plaisir, est comme une *obéissance* spirituelle, laquelle pénètre jusqu'au fond le plus intime de l'âme et, tout en nous rendant libres à l'égard de tout le créé, nous fait dépendre en tout de la conduite du Saint-Esprit.

Pour pratiquer ainsi dans le monde les conseils évangéliques, non pas selon la lettre, ce qui est impossible, mais selon l'esprit et « quant à la préparation de l'âme », il faut s'imposer beaucoup de sacrifices, mais à ce prix seulement est cette paix que Dieu donne à l'âme dans cette contemplation amoureuse qui nous fait vivre en sa Présence, et pour sa gloire, et dans le désir de Le voir face à face.

*
* *

Pour promouvoir le culte de la B^se^ Imelda

Le procès de canonisation

L'année 1933 « nous apporte joyeusement la commémoraison six fois séculaire de la mort précieuse de la Bienheureuse Imelda », et le Maître Général des Frères Prêcheurs a saisi cette occasion de promouvoir le culte de cette enfant déclarée par l'Église « patronne de la Bonne Première Communion et de la Persévérance » (1). Cette angélique sainte n'est donc

(1) Lettre Encyclique du Révérendissime P. Gillet à l'Ordre des Frères Prêcheurs, du 16 avril 1933.

pas seulement une gloire de la famille dominicaine; son rayonnement s'étend à tous les enfants, et tous ceux qui aiment les enfants doivent se dévouer à sa cause.

Le Souverain Pontife, par une faveur rare, a accordé la dispense de la discussion du procès concernant les vertus. Une seule condition cependant reste imposée : celle de proposer et de faire examiner trois miracles prescrits pour la cause de canonisation.

Sur les miracles déjà soumis « les procès engagés, ou bien ne prouvent pas suffisamment les miracles proposés, ou bien ne revêtent pas les formes nécessaires et, dès lors, ne sont plus valides, ou bien ont été perdus, à l'occasion des perturbations politiques, comme il vient d'arriver dernièrement en Espagne ». Bref, le plus sûr moyen d'aboutir est d'obtenir la faveur de nouveaux miracles, et « le meilleur conseil à donner à nos frères, continue le Maître Général, est d'exhorter les fidèles à invoquer avec confiance la petite Bienheureuse Imelda ».

Pour favoriser ce culte grandissant, la Sacrée Congrégation des Rites a permis que des fêtes solennelles soient organisées, durant cette année centenaire (12 mai 1933-13 mai 1934), non seulement dans les églises et chapelles dominicaines, mais aussi dans toutes les églises où l'Archiconfrérie de la Bienheureuse Imelda est canoniquement érigée.

L'Archiconfrérie de la Bienheureuse Imelda

Un récent opuscule du P. Hyacinthe Maréchal, *Imeldistes* (1), nous donne opportunément tous les renseignements utiles sur cette Archiconfrérie, sur le recrutement des Imeldistes et sur leurs statuts :

Peuvent être reçus dans la Confrérie :

1° *Les enfants* — garçons et filles — qui se préparent, directement ou de loin, à communier pour la *première fois*;

2° *Les enfants* — garçons et filles — qui, autorisés à s'approcher de la Sainte Table, veulent *persévérer* avec plus de sécurité et progresser dans la piété;

3° *Les adultes* qui ont le louable dessein de se consacrer, par l'apos-

(1) Aux Éditions du Cerf.

tolat et par la prière, à la *préparation des enfants* à la Sainte Communion et à leur persévérance.

Quant aux *Statuts des Imeldistes*, une règle indispensable est l'inscription sur le registre de l'Archiconfrérie. Celle-ci se trouve érigée dans tout couvent dominicain et dans toute église ou chapelle publique qui a reçu ce droit du Maître Général des Frères Prêcheurs.

L'esprit des Imeldistes est un esprit de désir. « Venez, Seigneur Jésus ! » C'est la formule idéale qui résume toute la vie d'Imelda ; elle indique aux Imeldistes leur programme :

Désirer Jésus-Hostie, c'est, avant tout, préparer son âme à le recevoir... Une âme chrétienne n'est jamais assez préparée à cette visite du Roi. « Je cherche, dit ce Roi lui-même, je cherche une âme de désir. » Dans la petite Imelda, Il l'a trouvée, et Il l'a merveilleusement comblée (1).

Dans une lettre publiée dans l'*Éveil Provençal* du 10 juin, Mgr Dubourg, « ayant dit sa paternelle affection pour les Croisés de son diocèse », « bénit aussi avec eux les Imeldistes : « Désireux, dit-il, de voir les enfants approcher dès leur jeune âge de la Sainte Eucharistie, je ne puis que me réjouir de voir ces deux associations rivaliser de zèle pour développer la piété envers Jésus-Hostie. »

Nous souhaitons, avec l'Église, que beaucoup d'enfants se mettent à l'école de la Bienheureuse Imelda, à son école de désir. « L'enfant, habitué à désirer l'Hostie, à l'appeler de ses naïves supplications, sera plus tard un communiant fidèle, ardent, fort, qui ne saura pas « oublier de manger son Pain » et dont « la vigueur ne sera pas flétrie » (Ps. CI, 5).

fr. Ét. Lajeunie, O. P.

(1) Voir dans *L'Éveil Provençal* du 10 juin 1933 (4, rue Dieudé, Marseille) toute une page consacrée aux Imeldistes.

Pour la lecture spirituelle

NOUVEAU TESTAMENT

I. — *Études évangéliques*

1. **Manuel d'études bibliques** (t. IV, *Les Évangiles*), de MM. les abbés Lusseau et Collomb (1).
2. **Les Paraboles,** du R. P. Buzy, S. C. J. (2).
3. **Parabolae selectae Domini Nostri Jesu Christi,** du P. J. Vosté (3).
4. **Le discours de Jésus après la Cène,** du R. P. Huby, S. J. (4).

MM. les abbés Lusseau et Collomb, professeurs aux Grands Séminaires de Luçon et de Versailles, poursuivent rapidement

(1) Abbé Lusseau, docteur ès sciences bibliques, professeur au Grand Séminaire de Luçon, et abbé Collomb, licencié ès sciences bibliques, professeur au Grand Séminaire de Versailles, *Manuel d'Études Bibliques*, tome IV : *Les Évangiles*. Paris, Téqui, 1932. 1 vol. in-8 de 907 pp. Prix : 45 fr.

(2) *Les Paraboles,* traduites et commentées par le P. Buzy, S. C. J. Coll. « Verbum Salutis ». Paris, Beauchesne, 1932. 1 vol. in-32 de 701 pp. Prix : 24 fr.

(3) *Parabolae selectae Domini Nostri Jesu Christi,* interprete Fr. Jacobo-M. Vosté, O. P., S. Script. Doct. et S. Theol. Mag., consultore Pont. Commissionis Biblicae. Editio secunda. Romae, Libreria del « Collegio Angelico », et Parisiis, J. Gabalda, 1933. Prix (2 vol.) : 70 L. it.

(4) *Le discours de Jésus après la Cène,* suivi d'une étude sur la Connaissance de foi dans saint Jean, par le P. Joseph Huby, S. J., rédacteur aux *Études,* professeur au Scolasticat de Fourvière-Lyon. Coll. « Verbum Salutis ». Paris, Beauchesne, 1932. 1 vol. petit in-8 de 192 pp. Prix : 24 fr.

la publication de leur *Manuel d'Études Bibliques*. A la suite du t. V (première et deuxième partie) paru en 1931 et 1932 (cf. *La Vie Spirituelle*, t. XXVIII, 1931, p. 103 s., et t. XXXI, 1932, p. 212), voici le tome IV réservé aux Évangiles, un gros volume in-8 de plus de neuf cents pages.

Il s'ouvre par une introduction consacrée aux Évangiles, considérés soit en eux-mêmes (authenticité, date, destinataires), soit comparativement les uns par rapport aux autres (question synoptique et question joannique). Comme il convenait à un manuel, les auteurs se sont plus appliqués à établir le *status quaestionum* et les solutions les meilleures, qu'à nous fournir une contribution vraiment personnelle. Leur coup d'œil est généralement heureux.

A l'introduction succède le commentaire. Les quatre Évangiles sont étudiés simultanément, suivant l'ordre chronologique, au fil de la vie du Sauveur. Cette méthode présente des avantages. Tout compte fait, il se peut qu'elle soit la mieux adaptée aux nécessités pratiques de l'enseignement dans les séminaires. Il n'en est pas moins vrai qu'elle retient assez loin du texte, et qu'elle empêche d'entrer en contact, autant qu'on le souhaiterait, avec chaque évangéliste pris isolément.

L'authenticité de la péricope de la femme adultère (Jo., VIII, 1-11) et la date de la mort du Sauveur mises à part, aucune question quelque peu importante n'a été laissée dans l'ombre. Les exposés sont clairs, bien informés, judicieux. Je n'en finirais pas de signaler tous les points, à commencer par la solution donnée au problème synoptique, sur lesquels j'aimerais de marquer mon accord.

Mais pourquoi, en des endroits où la discussion est parfaitement libre et où la critique a apporté de bonnes lumières, cette crainte de tout ce qui ne paraît pas rigoureusement traditionnel ? On est un peu déçu, voire mal impressionné, en constatant la fragilité des motifs allégués, par exemple, pour rejeter l'hypothèse pourtant bien établie et communément admise, suivant laquelle saint Jean aurait ajouté des réflexions personnelles à l'entretien de Jésus avec Nicodème, ou pour soutenir, soi-disant avec le plus grand nombre des commentateurs, que la vie publique du Sauveur n'a pu s'écouler en moins de trois ans.

Ces réserves n'empêchent point le présent volume d'être un excellent ouvrage d'initiation à l'étude de l'Évangile. Il mérite une place honorable dans la bibliothèque de tout prê-

tre et de tout chrétien cultivé. Un degré moindre de timidité lui eût épargné certaines hésitations et quelques lacunes.

Le R. P. D. Buzy, supérieur du Scolasticat des Prêtres du Sacré-Cœur (de Betharram) à Bethléem, est un vieux Palestinien « habitué à voir de ses yeux, à entendre de ses oreilles, à palper de ses mains, à sentir avec toute sa sympathie et son amour les choses de Palestine ». Auteur d'un fort beau livre sur les paraboles évangéliques (1), d'un autre sur les symboles dans l'Ancien Testament (2), et de nombreux articles ayant trait aux mêmes sujets dans la *Revue Biblique* et la *Revue Pratique d'Apologétique*, il était particulièrement qualifié pour donner aux lecteurs du *Verbum Salutis* cette étude suivie des paraboles de l'Évangile, qui, à ma connaissance, n'existait pas encore en français.

Les principes d'interprétation que le P. Buzy rappelle brièvement, après les avoir développés à diverses reprises d'après le sage Maldonat, se ramènent aux deux suivants : 1. *la parabole étant une comparaison développée, il convient et il suffit, pour dégager sa leçon principale, de ramener tout le récit aux deux termes d'une comparaison;* 2. *dans le récit présumé parabolique, la première place doit être donnée au trait principal; les détails secondaires lui sont subordonnés.* Si l'on n'avait pas méconnu aussi souvent des règles si justes, beaucoup d'errements eussent été évités.

Mais comment discerner le trait principal, « la pointe de la parabole » ? De plusieurs façons, sur lesquelles nous n'avons pas à nous étendre. Notamment, au moyen des indications contenues dans les conclusions. Seulement, fait observer le P. Buzy, que l'on prenne garde de ne pas confondre les conclusions réelles, faisant partie intégrante de la parabole, avec les conclusions apparentes, ajoutées après coup. Le P. Buzy a publié à ce propos une intéressante étude dans la *Revue Biblique* (3). Il y fait appel pour reviser l'interprétation habituelle de quatorze paraboles. D'aucuns trouveront, non sans raison, que c'est beaucoup. Avant de proposer cette

(1) *Introduction aux paraboles évangéliques.* Paris, Gabalda, 1912.

(2) *Les symboles de l'Ancien Testament.* Paris, Gabalda, 1923.

(3) *Y a-t-il fusion de paraboles évangéliques?* *R. B.*, t. XLI, 1932, p. 31-49.

application hardie au grand public, il eût peut-être été prudent de laisser la théorie se tasser et faire ses preuves.

Puisqu'il fallait un ordre, et que la chronologie des paraboles était impossible, l'auteur a adopté l'ordre des idées, à peu de chose près, d'après le plan proposé par le R. P. Vosté (cf. *La Vie Spirituelle*, t. XXXI, 1932, p. 216). Une première division, la plus importante, est consacrée aux paraboles qui traitent du *Royaume de Dieu*, de sa fondation, de son accroissement, de sa valeur, de ses sujets, de sa consommation. Les paraboles qui visent les *devoirs des sujets* (envers Dieu, envers les semblables, envers les biens de la terre) sont réunies dans une seconde catégorie. Tout vient bien à sa place, en relation avec la doctrine de l'ensemble. Une telle disposition, à elle seule, vaut un enseignement.

Trente-trois commentaires se succèdent suivant cette disposition générale. Chacun d'eux se décompose *grosso modo* en deux parties : 1. l'exposé du tableau, dans lequel figure le premier terme de la comparaison; 2. l'application qui en est faite et la leçon qui s'en dégage. De ces petits tableaux, exquis de couleur locale, retracés en parfaite connaissance de cause, avec un goût très sûr, on a raison de dire que ce sont des haltes rafraîchissantes. Nul ne s'étonnera de ne pas y trouver toujours ce que les exégètes en chambre et les artistes en atelier ont imaginé des mœurs palestiniennes. Le P. Buzy avait mieux à nous donner. Et c'est la Palestine à l'époque de Notre-Seigneur qui revit sous sa plume. Quant aux applications, elles nous apprennent à ramener notre regard de la périphérie au centre, de l'accessoire au principal, des ornements à l'essentiel, sur ce que Notre-Seigneur a voulu nous inculquer. C'est la seule intention qui soit digne d'un interprète catholique. Il n'en est aucune qui soit plus profitable à un chrétien.

Les deux volumes du P. Vosté sur les Paraboles, signalés dans la dernière chronique d'Écriture sainte (cf. *La Vie Spirituelle*, 1932, t. XXXI, p. 216-217), ont été rapidement enlevés. On veut bien nous dire que *La Vie Spirituelle* n'a pas été entièrement étrangère à ce succès si mérité. Nous y applaudissons, en tout cas, d'autant plus volontiers qu'il nous vaut une deuxième édition, soigneusement remise à jour, enrichie d'excellentes tables biblique, onomastique, analytique, liturgique (à l'usage des prédicateurs), et augmentée d'une

étude sur la nature et l'interprétation des paraboles. Éditées autrefois en opuscule spécial, actuellement épuisé, les quatre-vingt-cinq pages de cette introduction sont à leur place, en tête du premier volume.

Bien que le P. Buzy soit très souvent cité et généralement de la façon la plus flatteuse, le dernier livre du *Verbum Salutis*, parú trop tard (pendant que le P. Vosté corrigeait ses secondes épreuves), n'a pu obtenir qu'une mention. Toutefois, les idées du R. P. Buzy sur les sentences finales des paraboles étaient trop connues pour qu'il n'y fût point fait allusion. Le P. Vosté refuse de s'y rallier. Il craint qu'elles ne proviennent d'un purisme littéraire exagéré, et ne tiennent pas assez grand compte du caractère ingénu de la parabole sémitique (I, p. 71, n. 1). Il ne s'est donc pas cru obligé de modifier ses interprétations. La parabole de l'intendant avisé, par exemple, continuera à nous exhorter au bon emploi des richesses, en vue de nous faire des amis dans le ciel.

Un autre point de divergence vise une simple façon de parler. Le P. Buzy s'accorde avec le P. Vosté sur l'ordonnance générale des paraboles, qu'il divise de la même façon. Mais au titre *De bono usu rerum temporalium*, donné aux paraboles du dernier groupe, il substitue *Devoirs envers les biens de la terre.* On se demande si ce changement est heureux. Car enfin, des devoirs envers les biens de la terre, à proprement parler, nous n'en avons pas. *Officia erga res terrenas non habemus, utimur eis pro bono majore* (I, p. 165, n. 2).

Pour la méthode suivie par le P. Vosté et les principales caractéristiques de son beau livre, on voudra bien se rapporter à notre compte-rendu de mai 1932. Je ne puis qu'en retranscrire la conclusion : « Le P. Vosté excelle dans les exposés limpides. Il fait droit aux justes exigences de l'analyse critique, sans négliger les larges synthèses. Ses commentaires sont des modèles du genre. »

Les chapitres XIII-XVII de l'Évangile selon saint Jean sont des sommets du Nouveau Testament. Le disciple que Jésus aimait y a recueilli pieusement la substance de l'ultime entretien que le divin Maître eut avec ses apôtres, la veille de sa mort, au Cénacle. Nulle part ailleurs, les paroles de Jésus ne nous élèvent plus haut ; nulle part, elles ne font miroiter de plus étonnantes promesses, sur la splendeur de vie à laquelle tous les enfants de Dieu sont conviés.

On estimera comme une bonne fortune qu'un commentaire de ces incomparables chapitres, unissant la solidité des bases critiques à la cordialité du ton et à l'élégance de la forme, nous fasse bénéficier des leçons données par le R. P. Huby au Scolasticat de Fourvière. Les livres du P. Huby sont toujours bien accueillis. Celui-ci est digne de ses devanciers.

II. — *Autour de saint Luc*

5. **Évangile selon saint Luc,** du R. P. C. Lavergne, O. P. (1).
6. **Sous le charme de l'Évangile selon saint Luc,** de M. l'abbé L. Soubigou (2).
7. **Actes des Apôtres,** du R. P. A. Boudou, S. J. (3).
8. **L'Évangéliste de la joie,** du R. P. A. Lemonnyer, O. P. (4).

Saint Luc est à l'honneur. On ne saurait trop s'en féliciter. Il nous enseigne les leçons que, à notre époque de scepticisme amer et d'âpres conflits, nous avons le plus besoin d'entendre : la foi sereine, l'amour de la pauvreté, la fraternité chrétienne, la joie.

Le volume du P. Lavergne se donne modestement pour un résumé de l'ouvrage monumental publié en 1921 par le R. P. Lagrange. « Plutôt que d'écrire un nouveau commentaire, qui aurait été bien faible, nous confie l'auteur, j'ai préféré résumer un livre que de bons juges estiment excellent. » Le P. Lavergne poursuit ainsi son programme de belle et utile vulgarisation néo-testamentaire, qui nous a déjà valu la traduction française de la *Synopse évangéli-*

(1) *Évangile selon saint Luc,* par le R. P. C. Lavergne, O. P. Coll. des « Études Bibliques ». Paris, Gabalda, 1932. 1 vol. in-12 de 279 pp. Prix : 18 fr.

(2) Louis Soubigou, *Sous le charme de l'Évangile selon saint Luc.* Paris, Desclée, 1933. 1 vol. in-12 de 568 pp. Prix : 25 fr.

(3) *Actes des Apôtres,* traduits et commentés par le P. Adrien Boudou, S. J., professeur au Séminaire Saint-Pierre d'Ambatoroka. Tananarive (Madagascar). Coll. « Verbum Salutis ». Paris, Beauchesne, 1933. 1 vol. in-32 de 592 pp. Prix : 24 fr.

(4) *L'Évangéliste de la joie,* par A. Lemonnyer, O. P. Liége, « La Pensée Catholique », 1932. 1 brochure de 28 pp. Prix : 1 fr.

que (1), et l'édition abrégée de l'*Apocalypse* du P. Allo (2).

A défaut de développements étendus, ce genre d'ouvrage exige de la discrétion, de la sensibilité, de la piété. Tout cela fait le mérite et l'agrément de ce petit livre.

Mais dans quelles limites fallait-il contenir les explications ? J'avoue qu'un peu moins de réserve ne m'eût point contrarié. Voici, par exemple, une phrase qui me laisse perplexe : « Satan conduit Jésus à Jérusalem et le fait monter au sommet de l'angle sud-est du mur extérieur de l'esplanade du Temple, au point où le Portique Royal bâti par Hérode le Grand domine de très haut le fond de la vallée du Cédron. » Si les précisions archéologiques sont fort nettes, je ne puis résister au désir d'être mieux renseigné sur la substance du fait. Comment Jésus fut-il conduit sur le pinacle du Temple ? Réellement ou en imagination ? A tout le moins, la seconde interprétation est-elle soutenable en bonne orthodoxie ? Ma légitime curiosité de lecteur attentif ne se tient pas pour satisfaite. L'auteur me renverra aimablement au commentaire de son « cher maître ». Pourquoi ne point m'apprendre lui-même ce qu'il lui eût suffi de quelques lignes pour indiquer sommairement ?

Il me plaît beaucoup, en revanche, de relever les fines observations qui abondent dans le livre. Avec le P. Lavergne, la lecture de saint Luc devient une promenade au beau pays de Notre-Seigneur, à l'époque du roi Hérode. La vie palestinienne se déroule devant nos yeux. Voyez ces deux aveugles qui vont de compagnie, comme pour s'encourager mutuellement, tâtant la route avec leurs bâtons, chacun de son côté. Et ce paysan qui dénoue mystérieusement un coin de sa manche ou de son turban pour en extraire une pièce d'or. Et ces mendiants, assis à l'ombre des cactus, au bord de la route, qui nous adressent leur complainte.

Rattaché au sol palestinien par ces menus détails pris sur le vif, l'Évangile est « criant de vérité ». Ce n'est pas le moindre mérite du P. Lavergne de nous donner ce sentiment du vécu. Il nous arrache à toutes les fadaises qu'une

(1) *Synopse des quatre Évangiles en français*, d'après la synopse grecque du R. P. Lagrange, O. P. Paris, Gabalda, 1927. 1 vol. petit in-8 avec cartes et tableaux.

(2) *L'Apocalypse de saint Jean*, éd. abrégée. Paris, Gabalda, 1930. 1 vol. in-12 (cf. *La Vie Spirituelle*, t. XXVII, 1931, p. 105).

imagerie de convention et une prédication souvent irréelle ont perpétuées parmi nous.

J'ai eu le plaisir d'apprécier, dans la dernière chronique d'Écriture sainte, le beau livre que M. l'abbé L. Soubigou écrivait l'année passée à la louange des psaumes (1). Quelques mois ne s'étaient pas écoulés que l'auteur nous offrait cette étude sur l'Évangile selon saint Luc, où je discerne un même souci de pénétrer l'âme du texte sacré, un même esprit de finesse, une même clarté d'exposition.

Comme la plupart des étudiants de séminaire, M. Soubigou n'avait vu d'abord dans l'Évangile selon saint Luc qu'un Évangile semblable aux autres, quoique plus séduisant en raison des beaux récits de l'enfance du Christ, et des touchantes paraboles qu'il possède en propre. Quel ne fut pas son émerveillement en constatant les préoccupations littéraires qui s'y manifestent ! « Le troisième Évangile n'était nullement une enfilade de récits et de discours. C'était l'œuvre d'un écrivain raffiné, qui avait fait preuve d'un art consommé dans la façon toute personnelle dont il avait conçu et réalisé son Évangile. » De là, l'idée inspiratrice du volume, ramassée dans ce joli titre : *Sous le charme de l'Évangile de saint Luc.*

Le talent de saint Luc se révèle surtout dans l'art de la composition. Qu'il s'agisse d'un simple récit, comme celui de l'Annonciation, d'une longue section, comme la marche vers Jérusalem (IX, 51-XIX, 46), ou de tout un ensemble, comme l'Évangile en son entier, l'évangéliste sait à merveille choisir les traits les plus caractéristiques d'un personnage ou d'un épisode, tracer d'une ligne très pure les contours d'une section d'histoire, ou balancer harmonieusement de grandes masses architecturales.

Ce sont ces qualités que M. Soubigou a voulu mettre en lumière. Attentif aux humbles détails qui trahissent la structure générale de l'œuvre, il s'est appliqué, à grand renfort de divisions, subdivisions, paragraphes et tableaux, à faire ressortir le plan général de saint Luc et la marche en avant de son récit. La beauté de l'ensemble se révèle ainsi par la convergence et l'accord des parties.

(1) *Dans la beauté rayonnante des Psaumes.* Paris, 1932 (cf. *La Vie Spirituelle,* t. XXXIII, 1932, p. 329 s.).

Le commentaire qui accompagne le texte ne s'inspire pas d'un autre principe. Ce n'est point une explication verset par verset, mais un exposé qui, dès le premier regard, fait sauter aux yeux les lignes essentielles de chaque récit.

On aurait pu appréhender que, tout au souci de faire admirer la beauté littéraire de son troisième Évangile, l'auteur ne se désintéressât de l'exégèse proprement dite. Il n'en est rien. Les problèmes que pose l'étude de saint Luc ne lui ont pas échappé. En étroit contact avec les meilleurs travaux de l'heure présente, il les résout avec clairvoyance, largeur, fermeté. Je ne saurais assez le féliciter de ne pas confondre « l'esprit de piété » et « le sens catholique » avec un attachement obstiné à des solutions périmées.

M. Soubigou achève son beau livre sur ce souhait : « Puisque l'évangéliste nous a menés jusqu'à Jérusalem pour nous y faire lever les yeux vers le ciel où Jésus est remonté, demandons au Maître dont nous venons de lire la vie sous la conduite de saint Luc, le plus aimable des guides, de nous faire entrer à sa suite dans la Jérusalem céleste. » N'est-ce pas aller un peu vite en besogne ? La montagne de l'Ascension n'est pas la dernière étape. Saint Luc lui-même nous invite bientôt à en redescendre pour revivre avec lui les claires années de l'Église naissante.

Je me demandais, non sans un peu de regret, pourquoi, faute de commentaires appropriés, nous risquions de fausser compagnie au charmant saint Luc, quand, revêtu des blanches livrées du « Verbum Salutis », le R. P. Adrien Boudou, S. J., professeur au séminaire de Saint-Pierre à Tananarive, débarquait de Madagascar, à point voulu, pour nous faire passer du troisième Évangile aux *Actes des Apôtres*.

D'emblée, il nous indique le but à atteindre. « Un chrétien veut-il fortifier sa foi en Jésus-Christ et son amour pour lui ? Qu'il se plonge dans les Évangiles. Veut-il prendre une conscience plus vive et plus nette de sa condition privilégiée ? Qu'il lise les *Actes des Apôtres*. Il y verra qu'il est le fils d'une race royale, d'un peuple saint. Élu à la foi, régénéré à la vie surnaturelle, sauvé en espérance, ces dons inouïs lui viennent par l'Église, dont les *Actes* racontent la naissance et les progrès. Cette Église à laquelle il est lui-même incorporé, il l'y verra dès ses débuts, telle que Dieu l'a faite et telle qu'elle est toujours, glorieuse, sans tache, sans ride,

sainte et immaculée, objet de l'amour du Christ qui s'est livré pour elle et lui a communiqué sa vie pure et sainte. »

La méthode mise en pratique est celle qui s'imposait, et à laquelle le « Verbum Salutis » nous a habitués. Après une introduction consacrée à l'examen des principales questions soulevées par le livre (auteur, date et lieu de composition, sources, valeur historique, contenu doctrinal), un commentaire suivi accompagne le texte, traduit sur le grec et divisé en larges sections. On y vise moins la réfutation des attaques du dehors que la tranquille exposition, ce qui, tout compte fait, reste la meilleure apologétique. Mais les travaux les plus récents sont utilisés et la documentation est de première qualité. Que l'auteur, écrivant son commentaire à l'autre bout du monde, loin des grandes bibliothèques et des moyens d'information dont nous sommes favorisés, ait eu l'audace de poursuivre un pareil programme et le rare bonheur de le suivre ponctuellement, cela tient du prodige.

Le P. Boudou met à notre service des trésors d'érudition, un sens critique averti, un grand amour pour l'Église. Son ouvrage est entièrement repensé de *A* jusqu'à *Z*. Tout y est examiné à nouveau. Ce qu'il y a de plus attachant dans les personnages mis en scène par saint Luc, dans les récits de leurs aventures, dans la doctrine où ils ont fait passer le meilleur de leur âme, est admirablement mis en lumière. Bref, les qualités les plus solides. Elles classent l'auteur parmi les très bons interprètes du Nouveau Testament.

Qu'on l'étudie dans son Évangile ou dans les *Actes*, saint Luc apparaît nettement comme l'évangéliste de la joie. C'est là sa marque propre, son trait distinctif. Nulle part ailleurs, un tel frémissement de vie.

Cette joie s'alimente à une triple source : la foi, la fraternité chrétienne, le triomphe chrétien. Saint Luc est un converti. Les richesses dont nous usons, presque sans y songer, comme on fait de la santé lorsqu'on se porte bien, il les a considérées d'un regard neuf, avec une exultation débordante. Tout lui est venu avec l'Évangile : les bienheureuses certitudes, la vie en commun dans l'unité de la famille des fidèles, l'optimisme qui donne le sentiment vécu d'être lié à une cause triomphante.

Tel est le thème d'une brochure de *La Pensée Catholique*, aussi riche de doctrine que d'aspect modeste. Ce sont les der-

nières pages qu'écrivit le R. P. Lemonnyer avant sa mort. Il y a mis le meilleur de lui-même. On y retrouve le robuste bon sens et la délicate sensibilité qu'il avait l'art d'harmoniser, et dont toutes ses œuvres portent la marque.

III. — *Vies de Jésus*

9. **L'Homme-Dieu,** du R.P. I. Beaufays, O.F.M. (1).
10. **La mort du Christ,** par A. Guerrin (2).

Tout le monde, en cette année jubilaire de notre Rédemption, se doit de relire la vie de Jésus. *L'Évangile de Jésus-Christ* du P. Lagrange et *La vie et l'enseignement de Jésus-Christ Notre-Seigneur* du P. Lebreton, chacun dans son genre, sont à bien des égards inimitables (3). A ceux qui souhaiteraient un ouvrage moins considérable, d'une lecture plus facile, quoique parfaitement au point, bien informé, solidement fondé en critique, écrit dans une langue moderne, avec une cordialité communicative, je n'hésiterais pas un instant à recommander le beau livre que le P. I. Beaufays, O. F. M., vient de publier sous le signe de l'année 1933, aux excellentes presses de l'imprimeur Duculot.

Ancien professeur d'Écriture Sainte à Rome, à Jérusalem, à Bruxelles, ancien préfet apostolique de l'île de Rhodes où la langue véhiculaire est ce grec moderne dont les affinités avec le grec néo-testamentaire se révèlent davantage de jour en jour, familier des pays bibliques, rompu à la connaissance de tout ce qui touche aux Écritures, nul n'était mieux préparé à nous donner cette vie populaire de Jésus, facilement accessible aux moins initiés, à laquelle, malgré l'abondance de la littérature évangélique, je continuais à rêver. Ce qui est exigé, d'un tel livre, c'est de faire revivre l'adorable figure du Sauveur, de l'éclairer à la lumière de la Palestine, de le replacer dans son milieu géographique, historique, institu-

(1) Ignace Beaufays, O. F. M., *L'Homme-Dieu*. Paris, Librairie Saint-François — Gembloux, Duculot, 1933. 1 vol. in-16 de 457 pp. Prix : 25 fr. belges.

(2) *La mort du Christ*, par Aymé Guerrin, dessins de Raylambert. Paris, Plon, 1933. 1 vol. in-16 de 191 pp.

(3) Cf. *La Vie Spirituelle*, t. XXXI, 1932, p. 215 s.

tionnel, de dégager les lignes maîtresses de son enseignement, d'en découvrir le sens éternel.

Il y faut beaucoup de qualités diverses, qu'il est rare de voir réunies en un seul homme. A notre époque de critique méticuleuse nos esprits sont devenus défiants. Lecteurs pressés, nous entendons marcher sur un terrain solide. Sans une connaissance directe des pays bibliques, l'Évangile resterait toujours, jusqu'à un certain point, un livre fermé. Jésus n'est pas un mort dont il serait permis d'évoquer avec indifférence la lointaine histoire. Enfin, même les livres dits « de dévotion » se doivent aujourd'hui d'être écrits. Le style « ecclésiastique » a fait son temps. Dieu soit loué !

Théologien, exégète, orientaliste, écrivain de talent, conférencier distingué, et par-dessus tout franciscain authentique, le R. P. Beaufays est tout cela. Le but qu'il s'est proposé s'inspire de saint François. Ce n'est point, nous dit-il, de présenter une « Vie de Jésus », mais, suivant la belle expression du Cardinal Mercier, « de rapprocher le Christ de nous ». Fruit d'une vie déjà longue, et d'un commerce assidu avec les Évangiles, *L'Homme-Dieu* a tout ce qu'il faut pour atteindre ce résultat : de l'érudition, de la vérité, de la couleur, de la vie, surtout une très douce émotion.

Jamais, il ne faudrait parler d'ouvrages ayant trait aux Évangiles sans distinguer les œuvres de critique et d'histoire de celles qui ressortissent à la littérature. Incontestablement, c'est à cette dernière catégorie qu'appartient *La mort du Christ*, de M. Aymé Guerrin. L'auteur nous avait donné autrefois une biographie complète de Jésus, intitulée *Jésus tel qu'on le vit*. Historiens et littérateurs en ont reconnu les mérites divers. Mais, d'un prix élevé, cet ouvrage n'était abordable qu'à un petit nombre d'élus. Il a paru opportun aux éditeurs, en cette année 1933, d'en extraire les chapitres consacrés à la Passion.

Quand, après avoir terminé *L'Homme-Dieu* du P. Beaufays, on aborde la lecture de ces pages, la première impression que l'on éprouve est d'avoir abandonné le domaine de l'histoire pour celui de la fantaisie. Non que l'auteur manque d'érudition. La transcription littérale (au point d'en devenir parfois barbare) des noms propres, la description des lieux, l'étude psychologique des personnages, l'abondance des détails fournis sur les scènes évangéliques, répondent au désir très loua-

ble d'être aussi complet que possible. Mais il y a la mesure. Les auteurs des apocryphes ont obéi souvent à une même préoccupation. N'empêche que nous leur préférerons toujours la sobre réserve des Évangiles.

M. A. Guerrin se défend pourtant de n'avoir rien ajouté aux Évangiles, qui ne soit prouvé par les documents. Il a consulté les auteurs contemporains, latins et juifs, surtout les *Talmuds*. C'est à l'école des rabbins juifs qu'il a reconstitué le milieu israélite du premier siècle. Fort bien. Mais que valent ces documents ? Le P. de Grandmaison, dont on allègue l'autorité, faisait observer que, de l'avis des savants juifs israélites, leurs renseignements sur le Sauveur relèvent uniquement de la légende.

Aussi, lorsque M. A. Guerrin dresse soigneusement la liste de tous les membres du Sanhédrin présents au procès de Jésus, ou quand il nous apprend très sérieusement que le matin du Jeudi saint, dans les quatre cents synagogues de Jérusalem, les fidèles convoqués par la trompette des hazzanim avaient entendu décréter l'excommunication suprême contre Jésus de Nazareth, je ne puis réprimer un certain étonnement devant un auteur qui en sait aussi long.

Bref, le petit livre de M. A. Guerrin laisse songeur.

Écrit de main d'ouvrier, il évoque puissamment la tragédie de la Semaine Sainte. Sans doute fera-t-il du bien à certaines âmes indifférentes à la critique, et que la littérature, après tout, peut amener à d'utiles réflexions. On n'ose presque pas espérer qu'il satisfera des lecteurs plus soucieux de vérité historique.

IV. — *La personne du Sauveur*

11. **Jésus, Fils de Dieu,** du R. P. H. Pinard de la Boullaye (1).

12. **Où en est le Problème de Jésus?** du R. P. F.-M. Braun, O. P. (2).

Notre foi a grand besoin, de temps en temps, d'être vigou-

(1) H. Pinard de la Boullaye, S. J., *Jésus, Fils de Dieu* (conférences de Notre-Dame de Paris, année 1932). Paris, éd. Spes, 1932. 1 vol. in-8 écu de 253 pp. Prix : 12 fr.

(2) François-Marie Braun, O. P., *Où en est le Problème de Jésus ?* Bruxelles, « La Cité Chrétienne », et Paris, Gabalda, 1932. 1 vol. in-8 de 412 pp. Prix : 24 fr.

reusement réveillée et stimulée. C'est à quoi le P. Pinard de la Boullaye consacre son beau talent. Ennemi des « généralités sonores » qui ne prouvent rien, il entend, textes en main et faits à l'appui, redire aux hommes de notre temps les raisons permanentes qu'ils ont de se confier en Jésus.

Ayant prouvé, au cours des carêmes précédents, que Notre-Seigneur est l'envoyé de Dieu, son confident, son porte-parole, son chargé de pouvoir, détenteur d'une puissance surnaturelle, il pouvait affirmer que si Jésus avait, ne fût-ce qu'une seule fois, déclaré son égalité avec le Père, cette déclaration ne pourrait être contestée. La vérification de cette condition a fait l'objet du carême de 1932.

Le conférencier de Notre-Dame commence par étudier la foi de l'Église en la divinité du Christ; et il se demande s'il est possible de lui assigner d'autre cause que l'affirmation de Jésus. Il examine ensuite d'après les trois Évangiles Synoptiques comment s'est faite la révélation du mystère. Le quatrième Évangile lui fournit alors un supplément de preuve. Parvenu à ce point, il interroge l'histoire de la propagande chrétienne et constate que, loin d'arrêter le développement du culte de Jésus, la Providence a tout fait pour le promouvoir. En fin de compte, il compare les clartés dont nous disposons et les ombres dont certains esprits désespèrent, et tranche en dernier ressort la question de savoir si, oui ou non, la divinité de Jésus est une réalité fermement établie, à la fois la plus consolante pour nous, et la plus glorieuse à la Trinité Sainte.

Comme celle des conférences précédentes, cette édition donne l'indication des textes cités ; elle est enrichie de nombreuses notes explicatives et d'une table analytique détaillée. On a ainsi le moyen de suivre plus aisément la pensée de l'illustre conférencier et d'approfondir son enseignement.

La question que Jésus posait à ses apôtres : *Qui dit-on qu'est le Fils de l'homme ?* continue à retentir d'âge en âge. Mais il n'est pas facile d'y répondre aujourd'hui aussi adéquatement qu'aux jours de Césarée de Philippe. « Si quelqu'un, écrivait Harnack, cherche à connaître avec certitude ce que Jésus-Christ a été et ce qu'a été son message, et si l'on s'adresse pour cela à la littérature contemporaine, on se trouve aussitôt entouré du bourdonnement de voix contradictoires. » Vieilles de trente ans, ces lignes n'ont rien perdu

de leur actualité. Les contradictions n'ont fait que se développer. Est-ce une raison pour passer indifférent devant cette confusion ?

Tel n'est point, semble-t-il, le sentiment du concile du Vatican, qui, suivant les termes de l'Apôtre, exige que notre foi soit raisonnable. « Le catholique, fait observer très justement M. K. Adam, a le devoir en conscience de se procurer pour sa foi la justification que sa formation intellectuelle et ses facilités personnelles lui permettent et exigent de lui. » Or notre époque abonde en problèmes critiques. Bon gré mal gré, ils s'imposent à tout homme cultivé. Lorsqu'on n'a pas la chance d'être un charbonnier, a-t-on le droit de les négliger entièrement ?

Ces idées ont inspiré la création à Bruxelles, par le cardinal Mercier, de l'*École de Sciences Philosophiques et Religieuses* (cf. *La Vie Intellectuelle*, t. XIX, p. 213-215). Il y fut organisé, pendant l'année 1931, un cours public sur le sujet : *Où en est le Problème de Jésus ?* Le présent volume est le recueil de ces leçons.

On y trouvera un exposé raisonné des principaux systèmes mis à l'ordre du jour de la critique évangélique depuis le début du siècle, suivi d'une courte mise au point du double témoignage, de l'Évangile sur Jésus, et de Jésus sur lui-même. Enquête au total réconfortante. Elle nous fait constater l'impossibilité d'expliquer le mystère du Christ sur le plan simplement naturel. Il s'en dégage une série de vérités partielles qui vont à prouver que Jésus est le modèle d'humanité le plus parfait possible, qu'il s'est nettement donné pour le Messie et le Fils de Dieu, qu'il s'est exprimé en toute vérité. Si paradoxal que cela puisse paraître, « tel est le résultat de l'immense effort poursuivi par la critique évangélique contemporaine, le seul qui réponde justement aux vraies acquisitions de l'histoire ».

V. — *Méditations sur les Évangiles*

13. **Les Évangiles du Missel**, de M. le chanoine Louis Alloing (1).

(1) Louis Alloing, chanoine de Belley, *Les Évangiles du Missel*, texte français suivi de réflexions et de commentaires en forme d'homélies. Paris, Téqui, 1932. 1 vol. in-8 de 590 pp.

14. **Les Évangiles du Carême,** commentés et médités par M. le Chanoine P. Guise (1).

15. **Les Épitres et les Évangiles des Dimanches,** etc., de M. le Chanoine Mosnier (2).

16. **Récits évangéliques,** du R. P. Henry Perroy, S. J. (3).

17. **Entretiens évangéliques,** de M. l'abbé Catesson, P. S. S. (4).

Les saints Évangiles ne cesseront jamais de tenter les commentateurs pieux. On a tellement écrit, il est vrai, à leur propos, que toute nouvelle étude risque de paraître superflue. Mais le P. Lagrange a prévenu la remarque. « L'Évangile, nous a-t-il dit, est insondable, et l'on n'écrira jamais trop sur Notre-Seigneur Jésus-Christ, si cela peut être utile à quelques âmes seulement. » Telle est la pensée inspiratrice de ces cinq volumes.

Les trois premiers sont consacrés à la méditation des Évangiles du Missel. Ils répondent à ce souci liturgique que S. Exc. l'évêque de Belley louait en ces termes : « Quelle meilleure préparation apporter à la sainte messe, vers laquelle se porte à si juste titre la piété de nos contemporains, que de réfléchir et de prier sur la page d'Évangile, que la sainte liturgie a choisie pour la dresser comme un phare au centre de l'office du jour ? »

L'ouvrage de M. le chanoine Louis Alloing, un imposant in-8 d'environ quatre cents pages, est la réédition, augmentée et réadaptée, d'un volume né en pleine guerre. Il contient les commentaires de tous les Évangiles du Missel, le propre et le commun des Saints y compris. Autant dire que

(1) *Les Évangiles du Carême,* commentés et médités par le chanoine P. Guise, supérieur de la Malgrange, Saint-Sigisbert. Coll. « Verbum Salutis ». Paris, Beauchesne, 1932. 1 vol. in-12 de 386 pp. Prix : 18 fr.

(2) *Les Épîtres et les Évangiles des dimanches, des principales fêtes de l'année et de tous les jours de carême,* suivis de « Réflexions pratiques », par le chanoine Mosnier. Paris, Lethielleux. 1 vol. in-32 de 624 pp.

(3) P. Henry Perroy, *Récits évangéliques.* Lyon, Vitte, 1933. 3 vol. in-8 couronne, illustrés de tableaux de maître. Chacun : 12 fr.

(4) Abbé Catesson, P. S. S., *Entretiens évangéliques* (sentences, paraboles, miracles). Paris, Lethielleux, 1932. 1 vol. in-12 de 178 pp.

toutes les péricopes évangéliques, ou à peu près, sont passées en revue, jour par jour, d'après le cycle de l'année liturgique.

Chacune de ces sections évangéliques fait l'objet d'un exposé d'environ deux pages, en deux ou trois points : exactement ce qui convient à une méditation. Peu de critique, mais une bonne mise en lumière des leçons principales du texte sacré. Celles-ci généralement ramassées dans une conclusion, par manière de « bouquet spirituel ».

M. le chanoine Guise s'est borné aux Évangiles du Carême : trésor trop peu exploité. Sait-on que dès le VII[e] siècle le rite romain attribuait à chaque jour de *la sainte quarantaine* les passages évangéliques que nous lisons encore dans le *Missel romain* ? Or ces Évangiles ont été choisis avec le plus grand soin de façon à évoquer tous les traits principaux du ministère de Jésus. Dans le monde entier, les fidèles sont invités à recueillir ces leçons.

L'auteur veut les y aider. Chaque jour, il leur présente le texte lu à la messe, en le situant dans son milieu et en l'accompagnant des explications historiques, géographiques, théologiques, jugées nécessaires. Vient ensuite, bien appuyée sur le sens littéral ainsi défini, la méditation approfondie d'une idée ou d'une parole plus directement utile à considérer ou susceptible d'application personnelle. Ainsi l'Évangile du *Centurion* conduit à la foi; l'Évangile de la *Samaritaine*, à la grâce.

D'une façon très naturelle, l'auteur combine ainsi la méditation proprement dite avec la composition du milieu, qui, quelque nom qu'on lui donne, servira toujours d'utile stimulant au recueillement, et de moyen efficace pour prévenir les vagabondages de l'imagination. Cette méthode est mise en œuvre avec beaucoup de piété, de finesse, et, ce qui ne gâte rien, de goût littéraire. Les réminiscences classiques et modernes, qui abondent, manifestent une belle ouverture d'esprit. Je relève à tout hasard les noms de Tacite, de Ford, de Maxime du Camp, de Colette Yver, de saint François de Sales, de Dante, etc.

En choisissant ses leçons, l'auteur aurait-il songé à ses chers élèves de Saint-Sigisbert ? Toujours est-il que les jeunes gens les trouveront adaptées à leur mentalité. Les prêtres

qui s'occupent de la jeunesse des Écoles sauront profiter de l'aubaine.

Sous format de livre de prières, M. le chanoine Mosnier nous offre de courtes réflexions appropriées aux épîtres et aux évangiles des dimanches, des principales fêtes de l'année, de tous les jours de carême : une petite page chaque fois.

Le volume est précédé de prières à réciter pendant la sainte messe. De quoi faire frémir tous les liturgistes. Et pourquoi pas, de fait, l'ordinaire de la messe tout simplement ? Il est orné de nombreuses gravures empruntées on ne sait à quel vieux fonds de librairie qu'il eût certes mieux valu mettre au pilon depuis longtemps. Comme la décoration des églises et des couvents, l'illustration des livres pieux reste décidément lamentablement attardée.

Que les courtes réflexions de M. le chanoine Mosnier suffisent à faire oraison, je ne le pense pas. Mais elles aideront à fixer l'attention sur les leçons de la messe, et elles plairont aux personnes pressées qui ne peuvent consacrer plus de cinq minutes par jour à la lecture spirituelle.

Avec le R. P. Perroy, S. J., et M. l'abbé B. Catesson, nous abordons l'Évangile pour lui-même, sans spécialement tenir compte de la liturgie. Au cours de leur longue carrière sacerdotale, ces deux auteurs ont beaucoup prêché l'Évangile. Les pages qu'ils nous donnent sont le fruit de leur ministère. Elles sont destinées à toutes les âmes qui, à l'exemple de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, sont poussées à nourrir leur piété de la parole divine.

Du R. P. Perroy, trois élégants petits volumes appartenant à une série en cours de publication, intitulée : *Récits évangéliques*. Consacrés à la vie cachée et aux deux premières années de la vie publique du Sauveur, ils consistent en une suite de méditations disposées suivant l'ordre chronologique de la vie du Sauveur. Ces méditations sont précédées du texte de l'Évangile (traduction du *Verbum Salutis*) et d'un schéma assez développé, indiquant l'enchaînement des idées. « Ainsi, nous dit l'auteur, ceux qui veulent prier avec l'Évangile pourront ou creuser le texte divin, ou s'inspirer des quelques pensées proposées, ou lire lentement le récit lui-même. » Plus exactement, après avoir lu les commentaires du P. Perroy, ils seront

en état de comprendre le texte inspiré et pourront s'y attarder longuement sans courir de risque d'errer à l'aventure.

Attaché pendant plus de quarante ans au service paroissial de Saint-Sulpice, M. l'abbé B. Catesson doit à une épreuve de santé d'avoir trouvé le loisir suffisant pour mettre au net ses entretiens évangéliques. Ceux-ci ont pour objet quelques-unes des sentences de Notre-Seigneur, quelques-unes de ses paraboles, quelques-uns de ses miracles. Sur un ton direct et familier, ils mettent les enseignements du divin Maître en rapport avec les besoins des âmes d'aujourd'hui.

VI. — *Saint Paul*

18. **La Vie Mystique de saint Paul** (tome second), de M. le Chanoine Morice (1).

19. **Commentarius in Epistulam ad Ephesios,** auctore fr. Jacobo-Maria Vosté, O. P. (2).

Que malgré l'abondance des ouvrages publiés en français sur le Nouveau Testament, depuis une année, il ne s'en trouve presque aucun sur l'apôtre saint Paul, c'est là assurément de quoi nous surprendre. Les livres sur les Évangiles surabondent. Saint Paul est négligé. Voilà le fait. Il ne m'appartient pas d'en rechercher la cause. Mais il y a là une lacune regrettable. L'enseignement de l'Apôtre n'a jamais été plus opportun que de nos jours.

Cette lacune, que je viens de signaler, eût été complète si, au moment où je terminais trop mélancoliquement sans doute cette chronique d'Écriture sainte, M. le chanoine Morice, Docteur ès lettres et lauréat de l'Académie Française,

(1) Chanoine Henri Morice, *La Vie Mystique de saint Paul*, t. II (*L'Ascète, L'Apôtre, L'Homme*). Paris, Téqui, 1933. 1 vol. in-12 de 264 pp. Prix : 10 fr.

(2) *Commentarius in epistulam ad Ephesios,* auctore Fr. Jacobo-Maria Vosté, O. P., S. Script. Doct. et S. Theol. Mag. Consultore Pontificiae Commissionis Biblicae, ed. secunda. Romae, « Collegio Angelico », Paris, J. Gabalda, 1932. Prix : 30 L. it.

n'avait fait sortir de presse, — tout exprès, semble-t-il, pour me donner un démenti, — le second volume de son ouvrage sur *La vie mystique de saint Paul.*

Le thème est celui qui a été rappelé, ici même (*La Vie Spirituelle*, mai 1932, p. 221 s.). Il consiste à retracer le portrait intérieur de saint Paul, à la lumière des états mystiques qui ont réagi sur sa piété, son ascèse, son apostolat, sa personne entière. Après avoir traité, dans une première partie, des états mystiques de l'Apôtre, de l'interprétation paulinienne des sacrements, de Paul possédé divin, l'A. nous présente dans ce nouveau volume les trois études qu'il s'était promis de nous donner en outre. Ce sont : IV. *La configuration au Christ* (Pourquoi saint Paul a-t-il imité le Christ ? Comment s'est-il conformé à ses exemples de renoncement et de sacrifice ? L'harmonie des vertus ; l'apothéose finale). V. *L'extension du Christ mystique*, ou la mystique de l'apostolat (Mysticisme et esprit d'apostolat ; l'apôtre idéal ; les armes de l'apôtre). VI. *Les contrastes de saint Paul* (Bon sens et paradoxe; réalisme et idéalisme; dialectique et intuition; sens pratique et poésie; patriotisme et catholicisme). On voit, par cette simple énumération, la richesse des exposés. Il nous font pénétrer dans le tréfond de l'âme du grand Apôtre. Aux qualités de finesse, de pénétration, de chaleur, de goût littéraire, qu'il m'avait été agréable, à l'occasion de la publication du premier tome de l'ouvrage, de découvrir et de signaler aux lecteurs de la *Revue*, j'ajouterais volontiers un rare esprit de synthèse, une maîtrise peut-être plus grande du sujet, et je ne sais quelle manière dégagée de considérer les choses par l'intérieur, qui fait peut-être le charme principal de ce petit livre.

Il y a un an, je ne connaissais M. le chanoine Morice que comme l'auteur de fort beaux livres tournant autour des questions de religion, de morale, de pédagogie, de littérature. Il m'a été donné d'apprendre depuis lors que tous ces ouvrages, M. le chanoine Morice les a écrits, à force de patience, de courage, de ténacité, après avoir perdu, sinon la vue, du moins (en style d'oculiste) la « vision » distincte des choses. Devant un si bel exemple de vaillance sacerdotale on ne peut éprouver que le plus profond respect. Sans doute est-ce à son épreuve qu'il faut demander le secret de l'auteur. Je sais par expérience le bien que le premier volume de

La vie mystique de saint Paul est appelé à faire, et comme il répond aux désirs de ceux qui viennent vous demander un livre pour les aider à vivre plus cordialement avec Notre-Seigneur. La première édition de ce volume s'est écoulée en quelques semaines. Ce second tome est digne d'un même succès. Il contribuera assurément à réveiller l'amour de Jésus dans nos âmes.

Parmi les écrits de saint Paul, l'épître aux Éphésiens, ou « du corps mystique de Jésus », sera toujours particulièrement chère aux chrétiens. En rééditant son commentaire, paru en 1921 à l'intention des étudiants en théologie, qui auront un jour la mission de prêcher la brûlante doctrine de l'Apôtre, le R. P. Vosté a fait une bonne œuvre.

On sait que ce commentaire a connu très vite un vif succès. C'est un des plus consciencieux et des mieux informés, qui aient été consacrés à la lettre de saint Paul. La présente réédition n'apporte guère de changements au texte, mais de nombreuses notes renvoient aux ouvrages et aux articles de revues les plus récents.

Louvain.

F.-M. Braun, O. P.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).